

P. o. angl.

129 $\frac{d}{c_1}$

<36637002160012

<36637002160012

Bayer. Staatsbibliothek

LES FUREURS

DE

L'AMOUR.

SE TROUVE

CHEZ
MM.

Brunot, libraire, quai des Augustins,
Chaumerot, Palais-Royal.
Delaunay, Palais-Royal.
Fabre, Palais-Royal.
Mongie, l'aîné, Palais-Royal.
Debray, barrière des Sergens.
Renard, rue Caumartin.
Pigoreau, place St.-Germain-l'Auxer-
rois.
Martinet, rue du Coq-St.-Honoré,

LES FUREURS DE L'AMOUR



*Miss Ray, tuée d'un coup de Pistolet.
Par James Hackman Ecuyer*

Publié en 1809 par Anne Denise Petit Libraire
Rue de la Sonnerie, N°1, près le Pont au Change

Joseph Henri Flacon Rochelle

LES FUREURS DE L'AMOUR,

OU

HISTOIRE et CORRESPONDANCE authentiques de
James Hackman et de miss Martha Ray, as-
sassinée d'un coup de pistolet par son amant,
à la sortie du théâtre de Covent-Garden.

OUVRAGE

ENRICHÍ de notes et de deux gravures en taille douce,
dont l'une représente Omaï, sauvage d'Ulaïetea,
île voisine d'Otaïti, qui a figuré dans cette malheu-
reuse affaire.

TRADUCTION DE L'ANGLOIS, PAR T. P. BERTIN.

~~~~~  
TOME I.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ ANNE-DENISE PETIT, libraire, rue de la
Sonnerie, n.º 1, près le Pont-au-Change.

1809.

134B

Bayerische
Staatsbibliothek
München

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

LES ouvrages d'imagination, dont le but est de présenter à l'esprit le tableau des illusions de l'amour, de la fougue des passions et des malheurs causés par l'effervescence des sens, sont pour la plupart dangereux; ils offrent des exemples d'égarement qu'il n'est pas dans le caractère de la fiction de censurer, et qui, par

cette raison, ne sont que trop souvent imités. De ce genre est le livre qui a pour titre les *Passions* ou les *Chagrins de Werther*, jeune insensé, victime, à son printemps, d'une flamme criminelle, et qui ne prit pas un seul instant la peine de régner sur lui-même.

Il paroît que la lecture de ce roman avoit fait la plus vive impression sur Hackman, qui, maîtrisé aussi par un caractère indisciplinable, ne sut jamais se vaincre, et qui, après avoir for-

mé le projet d'immoler sa vie à sa maîtresse, finit par l'immoler elle-même à sa jalousie.

Le récit de la fin précoce et tragique de ce malheureux sera donc le contre-poison des lectures qui disposent au mépris de la vie; il sera encore un frein salutaire contre ces actes meurtriers de désespoir, suggérés par une passion aveugle. L'homme qui, à l'article de la mort, abjure toutes les idées du suicide, et regarde ce crime comme la plus grande

infraction des lois divines et humaines, doit être cru sur parole ; il doit encore inspirer la confiance, lorsqu'à sa dernière heure il épanche, dans le sein d'un ami, le regret mortel qu'il éprouve d'avoir sacrifié la plus aimable des femmes à un soupçon d'infidélité.

Cette production, loin de faire germer dans le cœur des jeunes gens aucun principe dangereux, leur apprendra au contraire à couvrir de mépris ces esclaves de l'erreur, qui, dupes des prestiges de

l'amour, consentiroient à se donner la mort pourvu qu'ils fussent enterrés avec un nœud de rubans de l'idole de leur âme, idole qui n'est que trop souvent l'ouvrage d'un cerveau délirant.

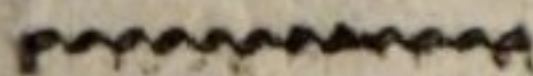
La correspondance de Hackman avec miss Martha Ray * est authentique; les lettres dont elle se compose offrent un intérêt toujours croissant, malgré les lacunes dont elle est par fois inter-

* Elle n'a été publiée en Angleterre que depuis très-peu de temps.

rompue ; et l'affreuse catastrophe dont elle a été suivie fera naître de ces réflexions qui ne se présentent à l'esprit que lorsque l'imagination est très - douloureusement émue.

Le sort déplorable de l'infortunée que la main d'un amant précipita dans la tombe , apprendra aux femmes le danger de former des liaisons avec des hommes d'une humeur sombre et atrabilaire ; il les instruira à dédaigner ces manifestations exagérées d'une

sensibilité romanesque, source
ordinaire du plus redoutable des
emportemens, celui d'un amour
soupçonneux et qui se croit sans
cesse offensé.



concerning the same
and the other things
concerning the same
and the other things
concerning the same

LES FUREURS

DE

L'AMOUR.

DE quel degré d'amabilité la femme n'est-elle pas pourvue ! quelle source de consolations et de bonheur n'offre-t-elle pas à ceux qui l'entourent , à ses parens , à ses amis , à son époux , ou à l'objet de sa tendresse , si elle prend soin de sa réputation ! Elle orne toutes les vertus humaines par la douceur naturelle à son sexe. Les femmes, lorsqu'elles ne sont pas encore livrées à

la dissimulation ou à la coquetterie, ont un caractère d'enjouement et de sensibilité qui n'appartient qu'à elles, et qui nous captive au milieu même de nos occupations les plus sérieuses; mais quel affreux changement ne s'opère-t-il pas en elles, lorsque l'esprit de vertige, lorsque l'orgueil, la fierté et l'ambition dominant des cœurs où une tendre sympathie, où les passions douces et l'amour devroient seules régner ! La beauté des femmes, comme l'esprit des hommes, ne sont, en général, qu'un présent funeste à ceux qui les possèdent, s'ils ne sont dirigés par une saine judiciaire, assez rarement jointe à ces qualités. Cependant l'infortunée miss Martha Ray, dont nous allons retracer

ici l'histoire , réunissoit en sa personne tous les avantages de la figure et de l'esprit. Elle concilioit ce qui est inconciliable pour la plupart des autres femmes ; car elle étoit universellement aimée et estimée , quoique chacun enviât son sort.

LETTRE PREMIÈRE.

A Miss

Hinchinbrooke , 4 décembre 1775.

JE m'empresse de vous écrire pour vous faire un million de remerciemens du tendre billet que vous m'avez adressé. Le tambour bat maintenant sous mes fenêtres pour nous réunir à table ; car, à nous autres militaires, cet instrument nous donne de l'appétit comme il nous inspire l'envie de nous battre. C'est le tambour qui nous arrache aux douceurs du sommeil ; c'est encore lui qui nous invite au repos : mais il sera tard avant que je réponde à son invitation ; car, à la veille d'un départ

pour l'armée, on n'a jamais fini de trinquer; et, après le déshonneur de refuser un cartel, je ne connois que celui de refuser un toast. Les vins les plus recherchés n'ont de saveur pour moi qu'autant qu'il me semble, en buvant, effleurer les lèvres de l'aimable M.... sur la superficie de la liqueur. Adieu, ma chère; rien ne sera jamais capable d'affoiblir l'estime que j'ai pour vous, ni de vous effacer de mon souvenir; encore moins de me faire oublier le rendez-vous que vous m'avez donné pour demain.

Nous n'avons pas été vus hier; j'en ai la certitude, et vous saurez bientôt comment je l'ai acquise. Adieu, en-

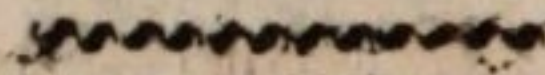
(6)

core une fois , quand vous persiste-
riez à ne vouloir jamais accepter ma
main ,

Votre dévoué à jamais ,

à jamais ,

H



LETTRE II.

A la même.

Hinchinbrooke, 6 décembre 1775.

Ma chère M....,

Non, je ne puis me résoudre à tirer
avantage du sensible, du tendre et du
pénible aveu que j'ai obtenu hier de
votre candeur. Si me rendre heureux
c'est causer votre infortune, jamais
votre amant ne connoîtra le bonheur.
Quelle sorte d'obligation, si ce n'est
celle d'une fille envers l'auteur de ses
jours vous est-il permis d'avoir, pour
un homme de cinquante-cinq ans? De-
vez-vous vous regarder comme sa pro-

priété? Considérez la disproportion de vos âges. La tige embaumée du jasmin est - elle obligée de s'enlacer autour de l'orme décrépît? Vous connoissez la médiocrité de ma fortune; voulez-vous condescendre à la partager? Il vous seroit libre alors de dire hautement à ce seigneur, que la reconnaissance vous avoit instruite à lui rendre tous les devoirs possibles, jusqu'à ce que la nature vous eût appris qu'il en existoit d'autres que vous devez remplir envers moi. Plût au ciel, grands dieux, que vous voulussiez vous en acquitter! Adorable M...., pesez ses titres et les miens dans la balance de la raison; si la gratitude l'emporte sur l'amour, je jure, au nom de ce même

amour, que demain, dans le cas où vous y consentiriez toutefois, je rejoins mon régiment ; mais si l'amour fait pencher la balance de mon côté et justifie mes prétentions, je veux obtenir ce que j'ai droit d'espérer ; vous m'accorderez le prix dû à ma constance en me proclamant vainqueur. Adieu : je ne veux tirer aucun avantage de votre aveu, je le répète ; méditez cette nuit ce que je viens de vous dire. Les expressions me manquent pour vous témoigner jusqu'à quel point je vous aime.

Votre

H....

LETTRE III.

A M. H....

7 décembre 1775.

Mon cher H....

Nous avons eu bien des inquiétudes depuis le moment où j'ai reçu votre lettre ; mais n'en concevez aucune alarme, rien n'a transpiré, rien n'a été découvert ; l'histoire de notre tendre penchant n'est encore connue que de l'amour et de la reconnoissance ; et je suis persuadée, pour mille et mille raisons, qu'ils se sont rangés de notre parti. L'un et l'autre ont scrupuleusement examiné notre cause. Depuis hier l'amour, quoique moins aveugle à mon

avis que sir John Fielding, est un meilleur juge que ce magistrat (1)*. J'ai bien considéré le *pour* et le *contre*, ma tête a pris fait et cause pour sa seigneurie, et mon cœur a plaidé en votre faveur; tous deux sembloient me dire que le serment que j'ai prêté à la reconnoissance, dans un temps où je n'avois jamais encore entendu parler d'amour, étoit nul et que je pouvois entièrement me dévouer à Mais venez demain avant l'heure du dîner, vous apprendrez leur jugement définitif... Quoi qu'il m'en coûte, je vais vous en faire part

* N. B. Les notes sont renvoyées à la fin de l'ouvrage.

tout de suite. L'amour fit pour vous les vœux les plus tendres, et la reconnoissance déclara qu'il ne me seroit jamais possible de vous payer ce que je vous dois pour la lettre précieuse que vous m'avez écrite hier.

N'allez pas, mon cher H...., concevoir pour cela une opinion désavantageuse de moi, ni prononcer contre votre M.... un jugement défavorable : il est impossible qu'elle fasse jamais rien qui vous cause de la peine ; comme il est impossible que vous m'en causiez vous-même. Venez demain ; Omaï (2) sera ici : mais sûrement sa présence ne portera aucun préjudice à l'a-

mour : cependant , je me suis aperçu qu'il a surpris nos yeux à s'entretenir ensemble. Les regards peuvent révéler des aveux qui intéressent le cœur, et souvent dévoiler ce que la langue ne voudroit pas communiquer ; mais je ne redoute pas l'enfant de la nature ; il ne détruira sûrement pas dans son germe une passion que cette même nature, qui est sa mère , a fait éclore et a cultivée. Que diroit Obérea (3) et ses dames d'honneur, Omaï, lorsque vous retournerez dans votre pays après votre tour de globe ? Elles vous desavoueroient, soyez - en sûr. Qu'en diroit aussi J.-J. Rousseau ? Mon cher H..., vous me l'apprendrez demain..... Je ne veux pas

écrire une syllabe de plus, de peur que
la conscience, qui m'écoute, ne m'ar-
rache la plume des doigts et n'efface
ces mots précieux : *A demain.*

Votre amie pour toujours.

R...



LETTRE IV.

A miss R.

Hinchinbrooke, le 7 décembre 1775.

Ma chère M....,

J'espère que mon domestique Trim sera à même de vous remettre ce billet ce soir. Je vous serai reconnoissant toute ma vie de l'aimable lettre que je viens de recevoir de vous. Que mille et mille bénédictions accompagnent l'idole de mon âme et l'objet de tous mes vœux ! Je me sens la force d'écrire et d'adresser au ciel des prières et des supplications jusqu'à ce que l'heure fortunée arrive ; mais apprenez, M....,

que, si j'ai pu obtenir des témoignages de votre amour, je veux encore les mériter : j'en offre pour preuve que je ne vous ai jamais pressée de rien faire que la conscience désapprouvât. Il ne m'est jamais venu dans l'idée d'être heureux sous le toit qu'il habite ; ce seroit manquer à la reconnoissance et à l'honneur. Nous n'insulterons pas à l'asile hospitalier de sa seigneurie ; notre situation exige ce sacrifice et l'amour le commande. Avec quelle obligeance il m'a invité à sa maison de campagne en octobre dernier, quoique je ne fusse encore qu'un simple enseigne qui lui étoit entièrement inconnu ! Avec quelle affabilité il m'a introduit dans sa maison ! Ces souvenirs viennent quelque-

fois combattre ma passion ; ils la contiennent encore dans les bornes du devoir.

Si au lieu d'être votre amant, j'étois votre séducteur, M...., je ne vous parlerois pas ainsi ; et croyez-vous en effet que je pense assez mal de votre sexe et de vous en particulier ? Mais , pour en revenir à cette conscience dont vous me parlez dans l'avant-dernière ligne de votre lettre , écoutez ce que j'en pense :

En considérant le monde en général , la perfidie des hommes et la foiblesse des femmes , je trouve moins étonnant de voir cent de ces dernières succomber dans l'espace d'un siècle.

cle, que d'en voir résister une seule. Est-il rien d'étonnant à ce que le serpent ait triomphé d'Ève ! Le diable a tant d'avantages sur une femme ! Il a triomphé de notre sexe, du vôtre et même des anges. On dit que l'honneur est la vie de la femme, de la fille et de la veuve. Sexe malheureux ! Quels droits n'as-tu donc pas à l'indulgence ! Pères et mères, gardez-vous de réunir vos enfans à leurs vils corrupteurs ! Ne les poussez point dans le redoutable gouffre de l'infortune, parce qu'ils penchent déjà vers cet abîme. Combien n'a-t-on pas vu de ces êtres intéressans qui, après avoir pris le chemin de l'erreur, sont rentrés dans le sentier de la vertu ! Innocente candeur, et vous

charité bienveillante , empressez-vous d'essuyer les larmes angéliques qui obscurcissent l'œil de la pitié lorsqu'elle voit tomber une fleur flétrie ou desséchée dans le parterre de la vie. Oh ! ne forcez pas des mains foibles et débiles à lâcher prise, à quitter le dernier point d'appui qui garantit vos enfans du précipice ! La pente qui conduit au crime est déjà assez glissante ; ne la rendez pas encore plus facile et plus dangereuse. J'étois sur le point, M..., de vous demander pardon de cette morale ; mais j'ai fait la réflexion qu'elle ne peut pas vous offenser. Souvenez-vous que demain je serai près de vous sur les onze heures. J'aurai à vous communiquer un plan auquel l'honneur et la délicatesse ne

peuvent rien opposer ; rapportez vous en à moi ; soyez prête , je vous prie , dans votre habit de cheval ; je n'ai pas besoin de vous dire que c'est celui qui vous sied le mieux. Quand viendra donc ce *demain* ? Que le temps paroît long à celui qui éprouve tous les tourmens de l'amour !

Croyez-moi sincèrement

Votre ami ,

H....

~~~~~  
LETTRE V.*A la même.*

Hinchinbrooke, 8 décembre 1775.

Pauvre enfant , je vous relève en ce cas de la promesse que vous m'avez faite pour aujourd'hui , si vous ne voyez pas que tout ce qu'il peut exiger au nom de la reconnoissance , j'ai doublement droit de le réclamer au nom de l'amour. Il me faut renoncer à tout espoir. J'achèterais mon bonheur par toutes sortes de sacrifices ; mais jamais par celui du vôtre. Repassez toutes mes lettres , réfléchissez sur ma conduite , et relisez ces deux longues épîtres de votre propre main , que je vous renvoie , et puis



prononcez s'il est vrai ou non que nous nous aimions; et, si nous brûlons d'un feu mutuel, comme l'atteste le témoignage de nos cœurs, les formalités glaciales de la reconnoissance emporteront-elles le prix, obtiendront-elles la céleste récompense, qui n'est due qu'à un amour comme le mien? Mes droits seront-ils méconnus, tandis qu'il possédera le trésor qu'ils réclament? Dieux, ordonnez - en autrement ! Puissances divines, prévenez ce malheur ! La colère, la fureur me transportent ! Ecrivez une ligne ou deux à votre cher

H....



LETTRE VI.

*A M. H....*

Hinchinbrooke, 10 décembre 1775.

Mon cher H.... ,

Vos deux lettres et ce que vous m'avez dit hier dans mon cabinet de toilette m'ont fait tourner la tête. M'offrir de vendre votre compagnie et de suivre un autre parti pour nous procurer de l'argent à tous deux ! Ce n'est pas là de cette sensibilité dont H... avoit coutume de me donner des preuves. Vous savez comme cette manière de me témoigner votre tendresse m'afflige et me tourmente. Non, non, je vous estime



trop pour vous voir montrer au doigt , de ce que vous vous seriez mis dans la dépendance d'un lord, pour une place ou pour quelque'emploi. La fierté de mon âme est au-dessus de ma situation. Je ne veux pas d'ailleurs songer encore à tirer avantage , mon cher H...., de ce qui peut n'être que l'effervescence de la passion d'un jeune homme : pardonnez cette expression , la passion d'un jeune homme. Après une connaissance plus intime de mon peu de mérite , l'opinion que vous avez de moi pourra changer : l'amour , tout bien considéré , est un agréable imposteur. Cependant il est possible , je ne me le dissimule pas , que vous m'aimiez autant que je vous aime. Hier je me suis



mise à apprendre la ballade écossaise du vieux robin Gray (4). Puisque nous nous entendons mutuellement, je ne la chanterai jamais devant vous, car elle peint trop bien toute notre situation, surtout depuis la généreuse proposition que vous avez eu la cruauté de me faire pas plus tard qu'hier. J'en versai bien sincèrement des larmes, ce matin, sur mon forté-piano, en m'accompagnant de la voix; ces mêmes larmes me permettent à peine d'écrire. Pour l'amour de Dieu, que je voie mon Jamie (5) demain; vous vous nommez aussi Jamie, vous le savez.

Votre captive

M. R....



matin, quel que soit dorénavant le sort  
 qui m'attende, quelques tribulations  
 que j'éprouve, je ne murmurerai jamais  
 contre ma destinée. Je te laisse le soin  
 de régler et d'ordonner ce dont nous  
 sommes convenus : aye soin seulement  
 de n'employer que des gens sûrs et  
 auxquels nous puissions nous confier.

Celui qui t'appartient,

H...



LETTRE VIII.

*A la même.*

Hinchinbrooke, 24 décembre 1775.

Ma toute amie,

Ne me parle pas de la nouvelle année ni de l'ode du poëte Lauréat (5). J'atteste le ciel que je ne suis plus le même J. H.... que j'étois il y a trois mois ; il me semble que tu m'aies entièrement régénéré. Je sais ce que j'entends par là ; je veux dire que tu as créé dans mon être une nouvelle existence. Te remercier du bonheur que je goûte dans ta société seroit une entreprise inutile. Quelles actions de



LETTRE VII.

*A miss R....*

Hinchinbrooke, 13 décembre 1775.

Ma chère M... ,

Après tout ce que je t'ai écrit précédemment, je ne veux plus faire de préface à mes lettres, mais débiter sans aucun préambule. Il n'est pas d'expression qui puisse rendre ce que j'éprouve. Notre tête-à-tête d'hier a créé dans mon âme le délire de la satisfaction, du plaisir et du bonheur : il me prouve que le mot satiété n'existe pas dans le vocabulaire de l'amour ou qu'on l'en a retranché. Beauté ravissante !



dont les traits surpassent en finesse et en régularité tout ce que l'imagination peut concevoir de parfait, songe à ce que tu es, aux charmes que tu possèdes, à celui à qui tu appartiens ! Ne demeures-tu pas convaincue maintenant que le ciel nous a fait l'un pour l'autre dans ce monde ? Je jure, par tout ce qui est sacré, par tout ce qu'il y a de charmant au monde, que tout doit se rendre à la plus aimable des femmes : et ce serment m'enchaîne à tes attraits pour toujours. J'écris sans savoir si je possède bien ma raison : ce feuillet de papier, qui est tout ce que je puis me procurer pour le moment, laisse encore de la place pour deux lignes ; je vais les remplir en t'assurant, qu'à dater d'hier



matin, quel que soit dorénavant le sort qui m'attende, quelques tribulations que j'éprouve, je ne murmurerai jamais contre ma destinée. Je te laisse le soin de régler et d'ordonner ce dont nous sommes convenus : aye soin seulement de n'employer que des gens sûrs et auxquels nous puissions nous confier.

Celui qui t'appartient,

H....

---



pas de la dernière décence , ils ont cependant le mérite négatif d'être inintelligibles pour les personnes non encore initiées dans les mystères de Cypris , et dans l'esprit desquelles seules ils pourroient faire naître des idées peu convenables.

Ton sincère et dévoué

H....

---



grâce pourroient jamais payer les sensations les plus délectables ! Quant aux reproches que tu fais *à la liberté de mon style*, ma chère M...., ne crois pas, quelque hardies que soient mes expressions, que j'en aie une moins haute opinion de toi ! Je tiens ton âme pour aussi pure et aussi chaste que la neige qui, au moment où je t'écris, frappe contre mes croisées. Tu ne sais pas ce que je pense de toi ? Peut-être quelque jour tu en seras instruite. Si les vers que je t'ai montrés l'autre jour t'ont fait rougir, crois-m'en, ma chère, ce n'étoit pas moi qui les avois composés ; je n'ai fait que les copier de l'ariette intitulée la *Naissance de la Rose* : quoiqu'ils ne soient



pas de la dernière décence , ils ont cependant le mérite négatif d'être intelligibles pour les personnes non encore initiées dans les mystères de Cypris , et dans l'esprit desquelles seules ils pourroient faire naître des idées peu convenables.

Ton sincère et dévoué

H....

---



---

LETTRE IX.

*A M. H....*

Le jour de Noël, décembre 1775.

Ton vieil ami, le caporal qui m'a apporté cette lettre hier, ressembloit à un commis de l'excise américain, couvert de goudron et de plumes, au moment où ses habits étoient encore chargés de neige : Omaï prit le sucrier, le secoua sur une tranche de plumpoudding (6), comme pour dépeindre la manière dont il étoit saupoudré.

La simplicité d'Omaï est vraiment



divertissante ; mais je l'aimerois mieux et je prendrois plus de peine pour lui , si je ne me doutois pas qu'il soupçonne quelque chose. Il est très-fin et très-délié : fasse le ciel qu'il ne découvre rien ! Ta chère épître..... ; mais pourquoi l'appeler *chère*, puisqu'elle contenoit un pareil morceau de poésie ? Cependant , à ne te rien déguiser, je l'ai trouvé charmant, et je ne sais pas si, comme tu le dis, ceux auxquels il ne peut pas faire de mal , seroient en état de le comprendre. Par *initiiées*, on entend, tu le sais, les personnes qui ne sont pas encore admises dans les mystères . . . . . Celles qui n'ont pas encore pris le voile, ou plutôt celles qui ne l'ont pas encore jeté. Pourquoi n'ai-



je pas eu la liberté de garder le mien ? Mais le sort et la fortune s'y sont opposés. Cruelle fortune ! c'est elle qui me force de gémir à mes repas et à tous les momens où je suis loin de toi, sans avoir eu auparavant la consolation de jouir de ta société. Demain, cependant, à l'heure et au lieu accoutumés. Mes pauvres enfans ! si ce n'étoit pour vous, votre mère se garderoit bien de jouer le rôle qu'elle s'est imposé. Il est bien cruel de se charger d'un personnage aussi faux et aussi bas que le mien. Ma conscience, qui ne s'endort jamais, me rend souvent malheureuse ; mais pourquoi te le rendre aussi toi-même ! Tu recevras, avec ce billet, un assez bon substitut de ma personne : on



le dit ressemblant. Je n'ai pas besoin de te recommander de ne le pas faire voir. Rappelle-toi seulement que sa possession ne doit pas me priver d'un certain article du commerce de l'amour, qui se cueille sur les lèvres et que je regarde comme dû, à raison de ce que j'en ai été privée aujourd'hui. A propos de cet article, envoie-moi, par le premier message, *Jean Second* (7); j'ai toujours eu envie de lire ses baisers.

Ton amie à jamais,

M. R....



## LETTRE X.

*A miss R....*

Hinchinbrooke, 28 décembre 1775.

Ton aimable condescendance à écarter hier l'injuste cause de ma jalousie est beaucoup plus que je ne méritois. Combien j'ai exposé la foiblesse de mon caractère par mes emportemens contre toi. Il faut que je l'avoue, mes passions ont dans leur explosion la véhémence du salpêtre ; quoique , grâce au ciel , je ne sois pas un Othello , je suis de ces gens qui , sans être tourmentés de la jalousie , en éprouvent les plus grandes souffrances quand on leur en donne le sujet : j'en dis peut-être



trop en parlant de la sorte. Comment croire que M.... puisse avoir rien de particulier avec un être comme ce B? Tu m'as dit aujourd'hui que tu me pardonnois : je pense que tu parles sérieusement ; laisse m'en recevoir encore l'assurance demain de ton aimable bouche au lieu d'après - demain ; tout sera disposé. La guitarre est arrivée avec le cahier de musique , et tu pourras exercer ta voix jusqu'à l'heure du berger. Tu me demandes ce qui pouvoit m'avoir donné de l'ombrage ; mais je serois jaloux de cette feuille de papier si tu lui imprimois un baiser avec trop de ravissement. Quel fou je suis ! Non , ma chère M.... , dis plutôt : Quel amant ! Mille actions de grâce de ton



portrait ! il est très - ressemblant ; daigne accepter la preuve de l'examen que j'en ai fait, dans ce foible échantillon de mon talent poétique \*.

« Nouveau créateur , le peintre peut  
 » animer la toile et lui donner tous les  
 » attributs de la vie à l'exception de  
 » la parole. Ses pinceaux ont rendu  
 » l'objet de ma tendresse avec toutes  
 » les grâces et les attraits qui la distin-  
 » guent ; mais ce n'est que la partie  
 » mortelle de ma toute aimable qu'ils  
 » offrent à mes regards. Il est un sujet

---

\* Le lecteur rencontrera dans ces lettres différens morceaux de poésie que je ne me suis pas jugé en état de traduire en vers. Ils seront indiqués par des guillemets.



» qui défie tout le talent , toute la ma-  
» gie de son art. La nature a pu jeter  
» autrefois une pareille beauté dans un  
» aussi beau moule ; mais on parcour-  
» roit inutilement le monde entier pour  
» trouver tant de charmes réunis à une  
» si belle âme. »

Ces lignes , gravées en lettres d'or  
au-dessous de ton portrait , ne donne-  
roient pas une foible idée du mérite  
de l'artiste , dont je suis certain que tu  
sais apprécier le talent.

Ton ami pour jamais ,

H....



---

LETTRE XI.

*A la même.*

Hinchinbrooke, 1<sup>er</sup>. janvier 1776.

Dans la crainte où je suis de ne pas te voir ce matin, je t'écris avant la garde montante, afin que je puisse ensuite quitter le poste pour te venir retrouver. C'est aujourd'hui *le jour de l'an*: puissent tous les jours en être heureux pour ma bien-aimée ! puisse.... ! Mais tu n'ignores pas sans doute que je ne fais pas un seul vœu qui ne soit pour ton bonheur. Un jour de l'an ! il se passera bien des années avant que tu puis-



ses trouver un amant plus fidèle. Ainsi ne pense plus à feindre quelque infidélité pour t'assurer de ma constance ; car, tu le sais , elle est suffisamment éprouvée. Je me complais à former des spéculations pour l'avenir. Où serons-nous l'année prochaine ? où en 78 , où en 79 , où en 1780 ? au sein du bonheur ou de l'infortune , de la vie ou de la mort , au ciel ou en enfer ? Partout où tu seras je suis résolue à m'y trouver aussi..... J'ai obtenu la liberté du soldat pour lequel tu m'avois prié de m'employer ; et il en témoigne toute sa reconnoissance à sa bienfaitrice. Il faut que la discipline soit observée parmi les gens de guerre. Mais je me flatte que tu me rendras la justice de croire que je n'en suis pas

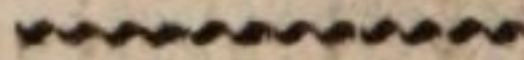


vivement épris : tu te souviens de cette  
chanson qui a été faite par un quaker ;  
elle commence par ces mots :

« Je déteste le son discordant du tambour  
» Lorsqu'il bat le rappel.... »

Adieu, ma chère.

H...





## LETTRE XII.

*A la même.*

Hinchinbrooke , 8 février 1776.

Cet amour, que la possession affoiblit, n'est pas sincère; le bonheur dont j'ai joui ces trois dernières semaines a tellement augmenté mon attachement pour toi, que la nécessité même de te remettre à un autre, ne peut le détruire. Être heureux pendant trois semaines et plus dans la même maison, avec ma chère M..., c'étoit goûter le bonheur suprême: mais cependant me voir obligé de te remettre entre les bras d'un autre, c'est un tourment au-dessus de tous les supplices infernaux; c'étoit néan-



moins , je le répète , le bonheur suprême que celui que je goûtois en ta présence , lorsque je fus invité de rester à cause de la neige. J'aurois voulu qu'il en eût tombé jusqu'au jour du jugement dernier. Comme je n'ai pas eu assez de force pour résister à tes charmes , lorsque nous habitions sous le même toit , depuis le moment où je t'ai quittée , le souvenir que c'étoit dans sa maison , m'a rendu malheureux. C'est une chose assez bizarre qu'il t'ordonne de me faire des instances , après que je me suis refusé à ses sollicitations. Dis-moi , suis-je coupable maintenant d'avoir violé les lois de l'hospitalité ? Je ne veux plus te faire de questions , je ne veux plus penser , je ne veux plus écrire ;



mais nous nous reverrons comme nous  
 en sommes convenus. Robin Gray a-t-  
 il des soupçons..... ? Des soupçons !  
 Qu'est-ce que je dis ? Suis-je un être  
 à inspirer des soupçons ?

Ton ami pour jamais ,

H...



~~~~~  
LETTRE XIII.*A la même.*

Hinchinbrooke , 16 février 1776.

Toutes les fois que je te vois , je découvre en toi de nouveaux charmes ou de nouvelles perfections. Le ciel est témoin qu'il n'y avoit pas un mot d'exagération dans ce que je te disois hier ; car ni l'imagination , ni la poésie , ni aucune expression quelconque , en un mot , ne peuvent rendre les sentimens que tes charmes m'inspirent. Le roi Jacques I.^{er} disoit des citoyens de Londres , que lorsqu'il considéroit leurs immenses fortunes , il étoit tout étonné

de leur intelligence ; et que , quand il considéroit leur intelligence , il étoit surpris de leurs richesses. Je pense de même relativement aux charmes de ta personne et à ceux de ton esprit. Certainement la nature étoit dans un de ses jours de libéralité , je dirois même de prodigalité , lorsqu'elle composa ton être : elle eût pu faire de toi deux charmantes femmes.... ; elle en eût fait dix : ton esprit et tes rares qualités seroient un fonds d'attraits suffisant pour établir dans le monde la femme la plus désagréable. Ta personne.... Mais observes-tu que quand je t'écris , je n'ai plus de tête ; tu m'as rendu tout âme , ou plutôt je crois que j'ai perdu la raison. Si mes lettres voyoient le jour , on me

traiteroit d'insensé. Ou je suis maudit de Dieu ou je suis béni du ciel ; mais je ne sais lequel des deux. L'absence me nâvre le cœur, et je me sens la foiblesse d'une femme ; des larmes s'échappent de mes yeux et m'inondent le visage à la seule idée de te perdre ! Quels êtres inconséquens sont les hommes ! Ceux qui méritent le plus de porter ce nom , ne m'ont pas encore paru assez extraordinaires pour que je leur accorde mon admiration. J'ai été obligé de m'élever dans les régions de la fiction pour en trouver qui en fussent dignes. Othello (8) (mais, au lieu de tuer son épouse, il auroit dû se donner la mort à lui-même en présence de cette femme vertueuse) et Zanga (9) sont mes héros. Le

Dante et l'Arioste n'en fournissent aucun comme Shakespear. Ces passions doucereuses ressemblent aux comédies sentimentales : les tragédies seules me plaisent dans le monde , comme sur le théâtre. Je t'envoie Ossian , qui , tu le sais , est mon héros favori ; j'y joins aussi des dessins et quelques vers auxquels ton indulgence donnera le nom de poésie. Si jamais tu sortois de la vie avant moi , ce dont le ciel me préserve , j'entendrois sans cesse ton ombre , en cas toutefois que je pusse te survivre , m'appeler des épaisses ténèbres de la nuit. Dans la persuasion où je suis qu'un pareil sujet ne t'effraiera pas , j'en vais causer longuement avec toi. Les enchantemens du bon vieux temps n'é-

toient autre chose que les effets d'une affection vivement émue. Charlemagne, après avoir conquis un grand nombre de pays , s'abandonna tellement à sa tendresse pour une femme, qu'oubliant son honneur et sa réputation, il négligea le soin de son empire et celui de sa propre personne : aussi ce ne fut pas sans une extrême satisfaction que les princes et grands officiers de la couronne virent cette femme attaquée d'une fièvre qui termina ses jours. Ils espéroient qu'à sa mort, Charles seroit plus attentif au gouvernement de ses états. Le monarque , au contraire , se livra au plus affreux désespoir ; il ne voulut pas abandonner le cadavre qu'il s'obstinoit toujours à tenir embrassé, quoi-

qu'il exhalât une odeur fétide. Toute la cour fut tellement étonnée de cette passion monstrueuse, que Turpin, archevêque de Rheims, son favori, s'empressa de profiter d'un instant d'absence de son maître pour visiter le corps de cette femme. Ayant trouvé caché sous sa langue un anneau, gage chéri de la tendresse de Charles; il se saisit de cette bague et la mit à son doigt.

L'empereur, à son retour, sortit comme d'une profonde stupeur, eut honte de sa foiblesse, et donna des ordres pour l'enlèvement immédiat d'un cadavre qui alors lui faisoit horreur : le charme ne consistoit, suivant toutes les apparences, que dans cette espèce de

talisman ; et le prince n'eut pas plutôt quitté la cour, qu'il se retira auprès de l'archevêque Turpin , dont il ne pouvoit plus se séparer. Ce vertueux prélat connoissant le charme de la bague , et craignant qu'elle ne tombât, quelque jour, en des mains qui pussent en abuser , la jeta dans un lac auprès d'Aix-la-Chapelle ; mais en tombant dans l'eau, le talisman ne perdit nullement sa vertu. L'empereur se sentit si fort attaché à ces lieux, qu'il ne les quitta jamais depuis. Il y bâtit un palais où il mourut , après avoir ordonné par son testament que tous les empereurs romains fussent couronnés à Aix-la-Chapelle (9).

Comme nous n'avons pas pu nous

voir ce matin, je songe que notre réunion
va dépendre plus souvent des autres
que de nous-mêmes. Plût au ciel que
la neige et la grêle eussent continué,
de tomber ! je serois resté près de toi.

Ton ami,

H....

~~~~~



---

LETTRE XIV.

*A la même.*

Hinchinbrooke, 22 février 1776,

Comme nous étions fous l'un et l'autre, de ne pas nous rappeler ton amie Jenny ! Et comment s'est-il pu faire que Jamie l'ait aussi oubliée ? Cependant il me semble la voir à tous momens ; et cette citation de Pope :  
« Quoiqu'une manière n'ouvrît pas la bouche, elle tenoit ses yeux tellement  
» fixés sur moi, que j'étois prêt à m'évanouir ! » m'est parfaitement applicable : il m'est venu dans l'esprit quelques idées sur le même sujet ; je sais que tu me verrois avec plus de



satisfaction écrire des extravagances ,  
 que de ne pas t'écrire d'une manière  
 aussi descriptive que la mémoire peut me  
 le permettre. Eh bien ! Il y a dans les Mé-  
 ditations d'Hervey deux passages aussi  
 beaux qu'ils sont simples et naturels ; je  
 vais te les citer : « Un rayon de soleil se fit  
 » passage à travers la grille et produisit  
 » un foible éclat de lumière réfléchi  
 » par les clous des cercueils (10) ». « Si  
 » le squelette , à l'aspect effroyable , al-  
 » loit lever sa main en faisant entendre  
 » le cliquetis de ses os ! » *Effroyable*, je  
 crois , n'étoit pas le mot qui convenoit.

Le gouverneur Howel , dans le dé-  
 tail qu'il donne de ses souffrances dans  
 la caverne noire de Calcutta , s'expli-  
 que ainsi en parlant du long inter-



valle de temps pendant lequel il soutint sa foible existence en recueillant des gouttes de sueur qui découloient de son front. « Vous ne pouvez, dit-il , concevoir quel chagrin j'éprouvois lorsqu'une de ces gouttes se déroboit à ma langue ». Quel spectacle ! Le bonheur , l'existence d'un de nos semblables dépendoient de la possibilité de recueillir une goutte de sa propre sueur ! Qu'en penses-tu ? L'imagination de Shakespear n'a jamais créé et n'auroit jamais pu rien inventer de plus sublime. Des auteurs écrivent sur une situation particulière ; mais ils ne se placent pas dans cette situation. Nous voyons l'écrivain assis dans son cabinet, et qui compose une histoire



pour amuser ou pour effrayer ; mais nous ne voyons pas le véritable Tom Jones, le véritable Macbeth lui-même.

Vous est-il possible de vous mettre à la place de l'individu que vous dépeignez ? Pouvez-vous regarder autour de vous et ne remarquer que ce qu'il y a de frappant dans le nouveau caractère que vous prenez , en oubliant tout ce qui frappe dans le vôtre propre ? Avez vous le talent de faire qu'un cabinet fort commode devienne la prison de l'innocence ou la caverne du désespoir ? Êtes-vous en état de transformer votre grenier , séjour de l'indigence, en un palais , asile du plaisir et des richesses ? Écrivez ; si vous n'avez pas ce mérite , embras-



sez plutôt la plus vile des professions que de chercher à écrire pour intéresser l'imagination : nous ne pouvons pas même souffrir entrevoir un auteur qui se tient caché derrière la toile pour examiner comment nous le goûtons : le comédien est un acteur, à mon sens, *corporel* : l'écrivain, un acteur *mental*. C'est en vain que Garrick eût cherché à mettre sa figure et son corps dans la situation du roi Léal, si Shakespear n'y avoit pas mis auparavant son âme. Dans mille circonstances, il nous suffit de copier la nature pour illustrer nos pinceaux; et cependant le nombre des peintres, qui sont assez heureux pour en saisir les traits, est excessivement rare. Tout



homme de goût demeurera convaincu que M. Howell a dû être une des victimes qui ont souffert dans la caverne noire de Calcutta, d'après le court passage que je viens de citer.

M. Jerningham a composé une histoire criminelle (je veux parler de celle de Faldoni et Thérèse ) et en a tiré un grand parti. Pour expliquer ce que j'entends par ce mot *criminel*, je dirai que Thérèse et Faldoni auroient bien pu se dispenser de chercher à faire des prosélytes, et de disposer les préparatifs de leur touchante catastrophe de manière à supprimer l'attrait d'un dangereux exemple. M. Jerningham n'est pas moins blâmable, lorsqu'il nous dit, en



termes aussi clairs que pathétiques :

« L'amour qui maîtrise tous les êtres,  
 » ce dieu de la jeunesse, s'acquit un sou-  
 » verain empire sur le cœur de Faldoni.  
 » La sympathie sut allumer une  
 » flamme aussi ardente, aussi destruc-  
 » tive dans le cœur de Thérèse : de  
 » même que deux fleurs nouvellement  
 » écloses respirent sur une même tige ;  
 » de même leur existence croissoit  
 » comme enlacée et fixée sur le même  
 » désir ».

L'événement arriva près de Lyon en 1770. Les deux amans ( Faldoni et Thérèse ), rencontrant un obstacle invincible à leur union, se déterminèrent à se donner la mort avec des pis-



tolets. L'endroit qu'ils choisirent pour l'exécution de leur terrible projet étoit une chapelle située à une petite distance de la maison qu'ils habitoient; ils décorèrent même l'autel pour cette circonstance et donnèrent une attention particulière à leurs costumes. Thérèse étoit habillée en blanc, avec des guirlandes de rubans couleur de rose; des rubans de la même couleur étoient attachés à la détente des pistolets qu'ils tirèrent à un signal convenu. Arria et Pétus, dit M. de Voltaire, leur avoient montré l'exemple; mais il faut considérer que ces derniers étoient condamnés par un tyran à mourir, tandis que l'amour avoit imaginé et exécuté ce suicide. Je m'aperçois qu'au moment où



je parle du danger de leur exemple, ils m'ont presque enrôlé sous leurs sanglantes bannières.

L'histoire d'Alexandre Selkirk donna naissance au roman si connu de Robinson Crusoé. Pendant tout le temps que ce marin resta dans l'île de Juan Fernandez, il apprivoisa une grande quantité de chevreaux, et l'habitude où il étoit de danser avec eux et avec deux ou trois chats qu'on lui avoit laissés, parvint à charmer les ennuis de sa solitude. On peut inférer de là que la société est nécessaire à l'homme; que les hommes sont faits pour se réunir, et que les âmes, pour nous servir de la pieuse expression du docteur Watt,



ont été originellement créées par paires ; mais qu'ayant perdu leurs compagnes , elles se sont trouvées comme isolées , jusqu'à ce qu'elles se soient rencontrées de nouveau : ce qui est exactement le cas où nous nous trouvons , ma chère M... et moi , puisque dans la langue expressive de M. Jer-ningham , de même que « deux fleurs » nouvellement écloses respirent sur la » même tige , de même notre existence » croît enlacée et fixée sur le même désir ».

Adieu , ma chère amie.

H...



---

LETTRE XV.

*A M. H...*

Hinchinbrooke , 23 février 1776.

Comment s'est-il fait que je ne t'aie pas rencontré ce matin , mon cher ami ? Je serois morte de froid , je crois , si je n'avois pas été à t'attendre. Il m'a fallu souffrir un malaise insupportable. Qui donc a pu t'empêcher de te trouver au rendez-vous , à un rendez-vous que tu avois fixé toi-même ? Pourquoi ne pas écrire un mot , puisque tu ne pouvois pas venir me voir ? Mais le pis de tout cela , c'est que j'avois fait , cette nuit ,



un rêve affreux. Mon cher H..., je tremble si fort pour tes jours ! Hélas ! comment m'en empêcher ? Je ne suis qu'une femme, et n'ai rien du courage d'un guerrier accoutumé à braver tous les genres de mort.

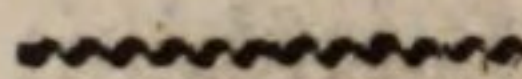
Il m'a paru voir en songe que tu te battois en duel avec un homme que nous sommes convenus de ne jamais nommer ; il me sembloit que vous vous étiez donnés un coup fourré : non-seulement j'ai aperçu son épée nue , mais je l'ai vue passer au-travers du corps de mon H... Vous tombâtes étendus sur le carreau tous les deux. Qui voudra , me disois - je , plaindre ton M..... ? hélas ! personne. Tu peux me traiter



d'innocente et de folle , mais je me sens  
toute malade. Au nom du ciel qui m'en-  
tend , donne-moi de tes nouvelles.

Ton affectionnée ,

M. R...





~~~~~  
LETTRE XVI.*Au même.*

Hinchinbrooke , 24 février 1776.

Enfin ses affaires, comme je l'avois prévu, l'ont forcé hier soir d'aller à la ville ; il faut que je l'y suive pour tout l'hiver. C'est à ton tour à trouver des moyens de nous voir. Fais-moi connoître demain l'endroit où nous pourrions nous rencontrer sur la route. Mais viens ou ne viens pas au-devant de moi, je te jure par tout ce qu'il y a de sacré que je ne te manquerai pas de foi, pour tous les ducs, les lords et les souverains de la terre. Ton quartier de service s'écoule bien lentement ; je le croyois

prêt à finir. Il te faudra suivre maintenant d'autres drapeaux. Le devoir d'un chevalier, tu le sais, mon cher, est d'accompagner les femmes partout où elles portent leurs pas : ne me laisse plus déplorer la privation de ta société, car je m'écrirois avec le poëte :

« Où est maintenant ce bras qui sou-
 » tenoit ma démarche incertaine ; où
 » est cette touchante assiduité qui al-
 » loit au devant de mes désirs, et qui,
 » semblable à la divine assistance, les
 » satisfaisoit à mon insçu ? Où est cette
 » voix touchante, dont les tendres ac-
 » cens répandoient cette douce instruc-
 » tion qui descendoit sur mon cœur,
 » comme une rosée céleste ? Hélas ! en-

» fin, où est cette vertu qui, parmi les
 » orages d'une vie tumultueuse, sut
 » résister à toutes sortes d'atteintes » ?

Ne manque pas de venir demain, et surtout ne te moque plus de mes songes ; car s'ils sont une preuve de ma foiblesse, ils sont aussi un témoignage de mon amour. Je voudrois que ce départ fût retardé d'un mois ; et si tu veux *en savoir la raison*, consulte ton almanach de l'année dernière, à pareille époque ; il te fera souvenir de quelques incidens qui me font attacher le plus grand prix à ces lieux et à ta personne.

« La nature, unie au plus brûlant
 » amour, chante des hymnes en ton

» honneur ; les habitans de la plaine
 » éthérée t'adressent leurs concerts
 » amoureux ; l'haleine du zéphyr, d'ac-
 » cord avec l'harmonie des corps céles-
 » tes , porte tes louanges d'un pôle à
 » l'autre. Tendre amour, aide ma voix
 » à imiter leurs mélodieux accords » !

Ta M. R...




~~~~~  
LETTRE XVII.*A miss R....*

Hinchinbrooke , 26 février 1776.

Cette situation indécise me déplaît infiniment. J'aspire par fois au moment de ton départ ; dans d'autres je redoute son approche. Il y a un siècle que je ne t'ai vue , c'est-à-dire , deux jours entiers ; mais je t'ai écrit une longue lettre , qui contient des instructions et des avis sur le danger qu'il y auroit qu'on nous rencontrât ensemble. La prudence est essentielle , surtout dans les grandes affaires comme celles de l'amour. Au moment où je pensois à ton anniversaire , je me mis à parcou-



rir le poëme du poëte Blacklocke, dont les vers suivans ont un sens conforme à mes sentimens; je vais te les citer, pour te faire voir combien je pense à M....

« Quel plaisir , ma chère , de par-  
 » courir avec toi les solitudes de la cam-  
 » pagne, et de respirer l'air frais et aro-  
 » matisé du matin ! Tes charmes em-  
 » bellissent les lieux les plus pittores-  
 » ques, et prêtent un nouveau lustre aux  
 » clartés de l'astre du jour. Avec toi la  
 » nature brille avec plus de splendeur,  
 » le murmure des ruisseaux argentés  
 » est plus harmonieux , l'haleine du zé-  
 » phyr exhale des parfums plus odori-  
 » férans , et la rose se colore d'un plus  
 » vif incarnat. Avec toi, les ombres de



» la nuit inspirent moins d'horreur;  
 » son silence profond a des charmes en  
 » ta présence , et ta voix ranime les  
 » concerts qui célèbrent le lever de l'au-  
 » rore , dont l'éclat brille dans tes  
 » yeux ».

La déclaration du poëte à son aman-  
 te , lorsqu'il est prêt à expirer , me plaît  
 beaucoup ; elle est si énergique , que je  
 ne puis m'empêcher de t'en faire part.

« Mes yeux prêts à s'éteindre , se  
 » fixeront sur toi tant que ma vue re-  
 » cueillera le moindre rayon de lumière ;  
 » puis je prendrai mon essor vers les  
 » lieux seuls où l'on goûte un plus grand  
 » bonheur encore que le mien , et j'em-



» porterai ton image dans le séjour de  
 » l'éternité ».

Le caporal Trim se met en route demain pour notre quartier. Mon plan est dressé de manière qu'aucune surprise ne pourra avoir lieu. Quand je songe que deux cœurs aussi purs que le tien et le mien sont obligés d'avoir recours à l'artifice et à la fraude, j'éprouve toute l'amertume du remords : si ce n'étoit l'amour de M..., je dédaignerois d'employer la feinte dans quelques circonstances que je pusse me trouver, fût-il question de ma vie.

Ton ami à jamais,

H....



---

LETTRE XVIII.

*A M. H....*

Hinchinbrooke , 28 février 1776.

Tous nos plans, tous nos projets deviennent inutiles , mon cher H.... ; ton caporal a fait en pure perte une marche forcée. Les destins se déclarent contre nous , et il est décidé que nous serons perpétuellement tourmentés. Enfin je dois partir en poste ; ainsi il est impossible que notre rencontre nous rende aussi heureux que nous l'avions espéré. Je ne sais pas si le vieux Robin Gray m'accompagnera ou non : plutôt au ciel que mon Jamie fût chargé de ce soin ! Fortune cruelle !.... Mais à la ville tout



reprendra son cours : je jouirai alors de ta société comme je l'ai fait pendant le temps de neige de l'autre jour. Ma tendresse pour mes chers enfans pourroit seule s'opposer à notre départ avec le capitaine Cook, pour aller chercher le bonheur dans des régions lointaines et nouvellement découvertes. Il est sûrement dans quelque coin du globe un endroit où l'amour le plus passionné est payé de retour sans éprouver d'obstacles. Aie soin de toi, j'en prie ; j'ai encore rêvé de mon cher H.... la nuit dernière ; mais je te donnerai demain les particularités de ce songe : encore une fois, aie soin de toi ; un accident quelconque qui pourroit déranger ta santé me don-



neroît la mort. Omaï étoit l'autre jour de très-bonne humeur avec moi ; c'est un malin corps , qui , je crois , soupçonne que j'épie ses passe-temps et ses plaisirs. Quelle espèce d'être un naturaliste pourroit-il espérer d'un indigène d'Otaïti et d'une laitière d'Huntingdonshire ? Si j'en crois le témoignage de mes yeux, monsieur Omaï nous donnera bientôt un échantillon de son savoir-faire. Apporte-moi un livre, un livre qui m'apprenne quelque chose , et qui me fasse oublier que je vais bientôt être obligée de me séparer de toi.

Ta fidèle amie

M. R.



~~~~~  
LETTRE XIX.*A miss R.*Hinchinbrooke, le 1.^{er} mars 1776.

Je me conformerai avec la plus grande exactitude à tes injonctions, et ne t'offenserai plus de ma vie en te parlant du passé. Tu m'as dit qu'une connoissance plus intime de toi me feroit changer d'opinion. Plus je te connois, plus mes intentions à ton égard deviennent pures; je te proteste, sur mon honneur, que ma façon de penser à ton égard est la même que si nous allions nous marier demain. J'espère que tu

es arrivée en bonne santé à la ville. Je trouverai sans doute ta première lettre à Hinchinbrooke; mais demain je vais à Cambridge sur *Crop* (11) que j'aime maintenant plus que jamais, parce qu'il t'a portée. N'oublie pas d'écrire, et souviens-toi d'apporter la clef avant mon arrivée à Londres; car sans elle, il me sera, je crois, impossible de te voir. Je n'oublierai jamais les agréments du temps de neige en février, d'une neige qui nous fut si chère à tous deux. Mon âme est en proie à mille réflexions sur toi et sur moi-même.

Ma mémoire, relativement à Peter, l'enfant sauvage (12), sur lequel tu me

fais des questions , ne me donne que les
renseignemens suivans. Il avoit tous
ses sens dans une perfection remar-
quable ; il demeura pendant quelques
années dans une ferme , à un mille de
notre maison à Herfordshire , et nous
avions de fréquentes occasions de l'ob-
server. Il ne pouvoit articuler qu'un pe-
tit nombre de sons , entr'autres le roi
George, lesquels mots il accompagnoit
toujours d'une imitation du bruit des
cloches qui avoient carillonné au cou-
ronnement de George II. Il savoit imi-
ter deux ou trois tons ordinaires
de la voix , sans prononcer aucune
parole. Quoique sa tête , au rapport
de M. Wedgevoood et de beaucoup
d'autres personnes, ressemblât à celle

de Socrate , c'étoit un parfait idiot. Il avoit acquis quelques habitudes de jugement, ou plutôt d'instinct et d'industrie ; mais on ne pouvoit jamais parvenir à l'attacher à une occupation continue : aller chercher de l'eau à une rivière du voisinage, étoit le seul travail domestique dont il s'acquittoit régulièrement. Nous allâmes le voir en 1769, et fîmes l'observation suivante : on l'avoit fait accompagner à la rivière, d'une personne qui vidoit ses seaux, après qu'il les avoit remplis. On mit sous ses yeux un schelin dans l'un de ces seaux, après qu'il eut été vidé ; Peter n'y fit aucune attention et remplit d'eau le seau qu'il porta à la maison. On lui prit son

seau avant qu'il arrivât au logis , et on le vida. On lui montra le schelin qui étoit tombé par terre , et on le remit dans le seau. Peter retourna à la rivière , y remplit son seau , et lorsqu'il eut été vidé par la fille de la maison où il demeuroit, il prit le schelin , et le mit dans un endroit où on avoit coutume de déposer les présens qui lui étoient faits par les étrangers curieux, et dont la femme du fermier tiroit le prix de la peine qu'elle prenoit tous les jours à leur faire voir ce sauvage. Fais en sorte , je te prie , de venir à l'opéra la première fois qu'on donnera ton oratorio favori de Jephthé. Tu trouveras ci-joint des livres et des brochu-

res qui pourront t'amuser ; mais tu pourrais t'en procurer de plus agréables au premier cabinet de lecture de la ville.

Ton éternel ami,

H....

~~~~~  
LETTRE XX.

— Café de l'Artillerie , Charing-  
Cross, 17 mars 1776.

Je ne saurois me tenir plus éloigné de toi que de ces lieux , sans t'assurer que toutes les paroles qui sont sorties de ma bouche , la dernière fois que nous nous sommes trouvés ensemble , partoient du fond de mon cœur. Il m'est impossible d'être heureux , et jamais je ne pourrai recouvrer ma raison que tu ne consentes à m'épouser. Malgré tous les obstacles que nous opposera le vieux Robin Gray, je t'aurai pour ma femme; sans quoi.....

Ton très-affligé serviteur ,

H....



---

LETTRE XXI.

*A la même.*

Café de l'Artillerie, 17 mars 1776.

Quoique tu aies à peine eu le temps de déchiffrer mon dernier griffonage, il faut que je t'en accable encore d'un autre aujourd'hui. Je ne fais que former des plans et les détruire ; tout étoit ordonné pour mon départ, et déjà j'ai changé de résolution. On dit que j'ai perdu la tête ; je n'en sais rien : mais ce dont je suis sûr, c'est que je mène une vie malheureuse à l'extrême. Pour l'amour de Dieu, pour le salut de ma vie et de mon âme, si tu m'aimes, écris-



moi directement ici , ou du moins ce soir à mon domicile , et explique-moi ce que tu veux dire par *cette invincible raison* sur laquelle tu appuies si fort. « *Les plus affreuses tortures ne te forceroient pas à m'épouser!* » N'as-tu pas dit cela ? En ce cas , tu as de l'aversion pour moi. Et qu'est-ce que la vie maintenant pour celui qui t'adore ?

En supposant que tu n'aies pas pour m'aimer le motif qui t'est connu , ne te décideras-tu pas enfin à nous délivrer l'un et l'autre du rôle bizarre et ridicule que nous jouons ? Non .... , je n'étois pas formé , je te l'assure , pour tant de bassesse , pour m'introduire par une



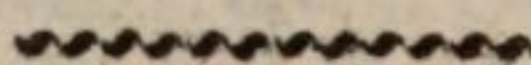
porte dérobée, pour mentir, tromper, comploter; tu peux m'en croire, cette seule idée me déshonore à mes propres yeux. Tes enfans, dis-tu! Mais si nous n'avons pas honte de notre conduite, pourquoi employer la supercherie? Ciel! à quel degré nous nous sommes avilis, M....! Le lord S.... se chargera certainement de tes enfans. Quant à ta charmante fille, je serai pour elle un père comme je serai pour toi un époux. Le peu que j'ai, je le placerai sur vos deux têtes. O Dieu! que ne ferai-je pas pour vous? Ecris, écris-moi, je t'en conjure; verse un baume salulaire sur les plaies de mon cœur, et ne me



parle plus de cette raison invincible ,  
ou je croirai que tu n'as plus aucun at-  
tachement pour moi.

Ton sincère et fidèle ,

H....





---

LETTRE XXII.

*A mon cher H....*

De l'amirauté, 17 mars 1776.

Mon cher, mon aimable H.... s'imagine-t-il qu'il étoit besoin d'une lettre comme sa dernière pour achever de me rendre malheureuse ? Si tu savois comme tu m'affliges par de semblables reproches , tu te garderois bien de me tourmenter par les doutes dont tu m'accables. T'imagines-tu que je me sois prêtée volontairement aux artifices auxquels mon amour pour toi m'a forcée de descendre ? Quel a été le rôle que tu as joué depuis le commencement de



cette intrigue auprès du *mien*? J'ai été même obligée d'en jouer un à part à cause de toi. Il étoit de mon devoir de te laisser ignorer combien les ruses auxquelles j'étois forcée d'avoir recours me donnoient de chagrin ; et tu as dû t'apercevoir qu'elles empoisonnoient jusqu'aux momens les plus heureux que je passois avec toi.

Mais le sort s'est placé entre nous deux ; nous sommes condamnés à mener une vie infortunée ; et souvent il me vient dans l'idée que quelque terrible catastrophe terminera nos liaisons. Quelque événement tragique reste suspendu sur nos têtes. Plût aux dieux que ce ne fût pas un crime de quitter la vie



comme l'ont fait ces amans de Lyon !  
Plût aux dieux que nous pussions être  
heureux ensemble dans cet autre monde , où les richesses et la pauvreté sont  
inconnues ! Je sens que de ta main je  
mourrois même avec plaisir ; ..... oui ,  
je le sens.

Comme tu raisonnes follement ! Mon  
refus de t'épouser, dis-tu, est la preuve  
la plus convaincante que je pourrois te  
donner de mon aversion pour toi. Puis-  
qu'absolument il faut que tu connoisses  
cette *raison invincible* ; c'est qu'en  
me prenant pour ta femme , tu épou-  
serois en même temps plusieurs cen-  
taines de livres sterlings de dettes ; et  
c'est ce que j'ai juré de ne pas souffrir.



Quant à ce que tu m'écris sur mes pauvres enfans, il m'a fait verser des larmes; mais milord S.... continuera toujours à leur servir de père; et, dans le cas même où tu m'épouserois, ils ne te seroient pas à charge; peut-être même qu'au contraire ils deviendroient un avantage pour toi. Le vœu de Jephthé est maintenant prononcé; cela devoit être ainsi, parce que j'ai juré de n'être jamais à toi, quelque heureuse que cette union pût me rendre, tant que je devrai un sou sur la terre. Ainsi, H...., tu vois maintenant, tu vois toute la fausseté de ce raisonnement, que si je ne veux pas t'épouser, c'est que je ne t'aime pas.



Quoi qu'il en soit, j'approuve fort la détermination que tu as prise de n'avoir aucun commerce particulier avec moi, jusqu'à ce que le mariage nous ait unis. Cette résolution me flatte plus que je ne puis le dire, parce qu'elle me fait voir de la manière la plus évidente l'opinion que tu as de ton amie, et qu'elle la reconcilie avec elle-même. Tu me demandes ce qu'il faut faire ? eh bien ! mon ami, tant que tu seras en Irlande, tu correspondras avec moi, aussi souvent que tu le faisais ici ; nos lettres partiront tous les jours ou de deux jours l'un. Va rejoindre ton régiment, qui se trouve dans ce pays ; tu sais que ton devoir t'y appelle. Repose-toi sur la providence ; il est pos-



sible qu'elle nous réserve quelque événement heureux : le ciel n'abandonnera pas deux cœurs qui s'entendent comme les nôtres ; je sens qu'il luira encore des beaux jours pour H..... et sa tendre amie ; que la persévérance enfin triomphera de tout ce qui contrarie leurs penchans. Excuse , je te prie , ce long griffonnage écrit dans le désordre de mes idées ; et sois certain que , tant que je vivrai , tu ne mourras jamais dans mon souvenir.

Ton affectionnée jusqu'à la mort ,

M.... R....



## LETTRE XXIII.

Café de l'Artillerie , 17 mars 1776.

J'ai lu et relu ta dernière lettre , et ne puis en croire le témoignage de mes yeux. Tant d'amour et tant de candeur à la fois m'accable , et cependant je frissonne quand je songe qu'il faut que je me sépare de l'objet de ma tendresse. Certes, tes avis sont bien cruels ; mais mon amour pour toi est si pur et si vrai , qu'ils seront pour moi des ordres. Le colonel fait ses préparatifs ; déjà son service de table et ses équipages sont en route, et nous nous attendons, d'un moment à l'autre , à recevoir des bureaux de la guerre notre ordre de départ. Si



tu as le temps, copie-moi cette liste de suicides que je t'ai donnée, ainsi que les époques auxquelles ils ont eu lieu: je m'en rappelle toutes les anecdotes, et cette liste suffira pour me faire res-souvenir du caractère des personnages qui ont pris de cette manière congé de la vie.

Ton fidèle,

H....

~~~~~

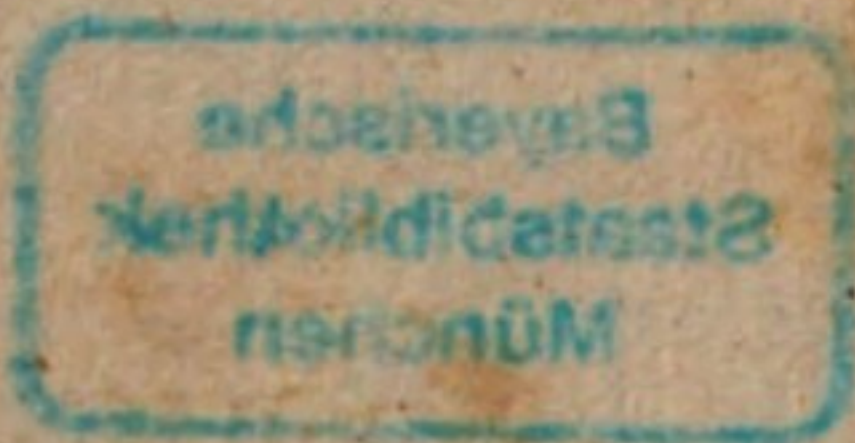

LETTRE XXIV.

A M. H....

De l'amirauté, 19 mars 1776.

Comment peux-tu être assez simple pour m'occuper d'une clef, au moment où je tremble que notre correspondance ne soit découverte ? Cet endroit est si populeux, si remuant, que rien ne peut échapper à l'œil clairvoyant des domestiques, aux soupçons et aux recherches desquels il est déjà très-difficile de se soustraire. Quels regrets m'inspirent la retraite mystérieuse de Hinchinbroocke et cette neige fortunée ! Je n'oublierai de ma vie les heureuses soi-

rées que nous passâmes ensemble. Mon cher H...., suis aujourd'hui mes conseils , et ne sois pas indisposé contre moi ; mes avis n'ont pour objet que ton bien et ma tranquillité : je perdrois bientôt la raison , si tu continuois à agir comme tu l'as fait par le passé. Pour l'instant seulement, cesse de venir me voir dans le jour , et laisse tes lettres chez le fruitier en face de l'amirauté ; je les y enverrai prendre en temps opportun. J'ai laissé à Hinchinbroocke la liste des suicides ; et quand je l'aurois avec moi , qu'en ferois-tu ? Ne t'ai-je pas prié , une fois , à mains jointes , de ne pas t'occuper de telles pensées , lorsque tu avois placé tes pistolets sur la table , et que tu disois que ton heure



étoit sonnée ? Cher H...., quoique je convienne avec toi que Dieu n'auroit pas laissé au pouvoir de l'homme la faculté de se détruire, s'il ne l'avoit pas cru autorisé, d'après l'usage de son jugement, à se livrer à une pareille action, lorsqu'il y est porté par le désespoir; le poëte n'en a pas moins raison de dire :

« Il est des humains si prodigues de
 » leur vie, que sur un simple mouve-
 » ment d'humeur de leur maîtresse,
 » ils se livrent au nœud fatal, ou cher-
 » chent leur destruction dans le sein
 » des ondes ».

Un amour mutuel ou payé de retour n'exige pas de semblables sacrifices; et quoique souvent je redoute des choses

plus terribles que la mort, je prie toujours le ciel d'avoir compassion de nous. Mon cher H...., tu vis le premier et le dernier dans mes pensées de chaque jour; tu es le seul objet de mes veilles et de mes songes. Je ne puis t'en dire davantage, car un domestique vient m'appeler.

Adieu, mon cher H...., adieu,

M.... R....

~~~~~



LETTRE XXV.

*A miss M...*

Irlande , 8 avril 1776.

L'empressement que j'ai mis à faire tes volontés, mes préparatifs de départ et les fatigues inséparables d'un long voyage par mer et par terre , ont un peu rallenti ma correspondance. Cependant je regarde comme perdu le jour dans lequel je ne t'écris pas et où je ne reçois pas de tes nouvelles: semblable en cela à cet empereur romain, qui regardoit comme sacrifiée en pure perte la journée où il n'avoit pas fait une bonne action. Tout est étranger pour



moi dans ces lieux ; mais les habitans en sont hospitaliers et affables. Quand je viens à penser néanmoins que je suis loin des regards de ma chère M.... , et qu'il y a peu d'espérance que je la revoie , je maudis ma fatale destinée et je me mets à pleurer comme un enfant. Tu me dis que je ne dois pas tant méditer , ni écrire aussi souvent : mais, ma chère M.... , je ne puis m'en empêcher ; et puisque le sort a , comme tu en es convenue toi-même , ordonné que je serois malheureux , c'est à toi de me plaindre. Je prends en aussi bonne part que tu le désires tout ce que tu me dis : mais je ne puis que regarder comme très-pénibles les mesures que tu me prescris. Si tu m'aimes , ne me fais



plus de reproches; ne m'en fais même pas pour le cadeau que tu recevras de moi, la semaine prochaine; c'est un présent qui m'a été fait par Montague Dillon, en retour d'un service qu'à ta recommandation, j'avois rendu à son frère: et certes il m'est bien permis de disposer de ce que l'on me donne.

Ton ami sincère,

H....





## LETTRE XXVI

*A M....*

Irlande, 8 avril 1776.

Crois-tu que la proposition contenue dans ta dernière, soit un moyen de me réconcilier avec ce que je regarde comme plus affreux qu'un bannissement? Tu t'es refusée à te prêter à mon plan de mariage. Hé bien ! en ce cas, rien ne me déterminera à goûter ton projet. Persiste, si tu le veux, dans le dessein que tu as formé d'entrer au théâtre ; mais je te jure, sur ce qu'il y a de plus sacré, que le premier jour de tes débuts, je me rends à Londres, et je forme une coalition pour te siffler : puisque tu ne



veux pas partager ma fortune, je ne veux pas participer à tes bénéfices.

L'aventure arrivée au malheureux Boardingham, dont tu me parles et qui a été assassiné par sa femme et l'amant de cette malheureuse, est horrible; les réflexions que tu en tires sont justes : il falloit que cette femme eût la férocité d'une bête sauvage. Cependant il me semble que ses sensations, lorsqu'elle et son amant se trouvèrent sur le même échafaut, en supposant qu'il leur restât quelque sentiment d'amour, doivent avoir été exquises. Je te proteste qu'avec ma chère M...., je me soumettrois à la mort la plus cruelle que le génie des tortures pourroit in-



venter , pendant qu'elle seroit sur un lit de roses , plutôt que de me résoudre à mener la vie la plus heureuse sans elle. Quelles visions ma tête se plaît à imaginer ! La plume m'échappe des doigts.

Ta chanson sur un toast m'a fait beaucoup de plaisir ; les paroles et la musique en sont charmantes.

Tu sais que je fais contre fortune bon cœur , en suivant tes conseils ; mais tu me diras peut-être , à l'exemple d'un célèbre écrivain , « que je n'ai d'autre » bien que ma gaîté pour me procurer » la nourriture et le vêtir » ? Tu te trompes en cela ; car j'ai un petit revenu que



tu refuses de partager avec moi. Je ne  
veux pas néanmoins te faire de nouvelles  
propositions à ce sujet.

Adieu, ma chère.

H...

---



LETTRE XXVII.

*A la même.*

Irlande, 3 mai 1776.

J'espère que ma dernière ne t'aura pas offensée. Il m'a paru indispensable de te renvoyer ton billet de banque. Je t'en remercie néanmoins bien sincèrement et d'une manière au-dessus de toute expression. Seroit-il décent que celui que tu refuses d'épouser, parce que tu ne veux pas le charger de dettes, contribuât lui-même à les augmenter ou à empêcher qu'elles ne diminuent, en te dépouillant de cinquante livres sterling. Si j'étois capable d'un pareil



trait, je serois indigne de ton amour : mais ne t'offense pas de ce que je te les ai renvoyées; Dieu sait avec quel empressement je les aurois accompagnées d'une rame de ce même papier de banque, si le ciel m'eût donné une fortune immense. Ne sois nullement inquiète sur mon compte; ne me parle aucunement des ports de lettres que m'occasionne ta précieuse correspondance: voudrois-tu te refuser à rendre ton H.... heureux? et crois-tu que je puisse payer trop cher ce bonheur? Tu parles comme un Socrate des probabilités, des causes et des effets; mais, en dépit de tout ce que tu me dis, je jouis d'une grande fortune, car je crois posséder ton cœur, que je mets au-dessus d'un empire.



Ce que je donne à une pauvre parente , est une pure bagatelle , une misère. Il m'en faudroit beaucoup comme cela pour absorber mes revenus de Gospart, de Godalminn et ma paye ; de sorte que je te soutiens que, sous tous les rapports , je suis riche.

Ainsi fais-moi savoir par quelle voie t'est parvenue la tenture de papier-mousseline que je t'ai fait passer , et conviens avec moi, je t'en prie, que je suis digne de ton amitié.

Ton affectionné ,

H....



LETTRE XXVIII.

*A la même.*

Irlande , 20 mai 1776.

Celle-ci est pour te faire savoir que je commence à m'acclimater ici ; mais ne prends pas d'ombrage si je t'annonce que j'ai été avec la petite fille de mon hôte au théâtre de Smock-Alley, où j'ai vu la célèbre miss Catley dans ton rôle favori. Il faut que je te raconte une anecdote qui fait honneur à cette actrice célèbre, et qui a rapport aux conditions de son engagement. Un des directeurs du théâtre l'alla trouver à son logement



à Drury-Lane, pour conclure le traité; la domestique alloit faire monter le directeur. « Non, non, s'écria l'actrice, qui étoit dans sa cuisine et qui reconnoissoit la voix de la personne : il est inutile de laisser entrer monsieur ; je suis occupée à faire une tourte en pommes pour mes marmots. Vous savez, dit-elle à ce directeur, à travers la porte qui étoit entr'ouverte, si vous avez envie ou non de me donner les appointemens que je vous demande. Je ne suis pas de vos belles dames qui refusent de chanter, sous le prétexte d'un rhume ou d'une migraine. Si mes propositions vous plaisent, dites-le-moi franchement :



je n'ouvrirai pas la bouche pour un d -  
 nier de moins que ce que je vous ai dit;  
 c'est mon dernier mot. Ainsi, bonjour,  
 monsieur, et ne retenez pas ainsi la  
 fille dans le passage; j'ai besoin d'elle  
 pour faire cuire mes dumplings(11) tan-  
 dis que je vais donner à tetter à mon  
 enfant ». Les navets de Fabricius et l'é-  
 clanche de mouton d'Andrew Mar-  
 vell(12) peuvent être servis le même jour  
 que les dumplings de Nancy Catley.

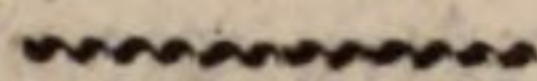
Allons, je ne suis pas malheureux,  
 car je ne pourrois pas parler ainsi des  
 autres et écrire aussi gaiement. Rien  
 n'est véritablement capable de me don-  
 ner du souci qu'un changement de fa-



çon de penser de ta part ; je prends le  
ciel à témoin que je ne pourrois pas  
survivre à un pareil événement.

Ton ami pour jamais ,

H....





je n'ouvrirai pas la bouche pour un dernier de moins que ce que je vous ai dit; c'est mon dernier mot. Ainsi, bonjour, monsieur, et ne retenez pas ainsi la fille dans le passage; j'ai besoin d'elle pour faire cuire mes dumplings(11) tandis que je vais donner à tetter à mon enfant ». Les navets de Fabricius et l'éclanche de mouton d'Andrew Marvel(12) peuvent être servis le même jour que les dumplings de Nancy Catley.

Allons, je ne suis pas malheureux, car je ne pourrois pas parler ainsi des autres et écrire aussi gaiement. Rien n'est véritablement capable de me donner du souci qu'un changement de fa-



» plice de la prospérité passée pour nous  
 » punir plus sévèrement et doubler nos  
 » angoisses ».

Mais tu me dis que je ne dois pas correspondre avec toi dans le style passionné dont je me sers ; je t'obéirai, si cela m'est possible.

T'écrirai-je sur la pluie ou le beau temps et sur la politique ? Eh bien ! il a plu hier , le soleil luit aujourd'hui ; et si tu veux paroître instruite, déclare dans le premier cercle , où tu te trouveras , que les malheurs de ce pays obligeront bientôt l'Angleterre à lui accorder la liberté du commerce ; et ajoute que



les griefs de l'Irlande , contre la mère patrie , sont bien plus réels maintenant que lorsqu'en 1601 elle se plaignit à Elisabeth de l'introduction du tribunal des jurés ; déclare hardiment que les lettres de Junius (12) ont été écrites par le secrétaire de Greenville : c'est un fait avéré , malgré tout ce que Wilkes assure du lord évêque Germaine.

C'est bien là , je crois , le style épistolaire que tu me permets ? Il faut cependant que tu m'autorises à l'entremêler de quelques mots sur ce qui nous regarde tous deux. Comme mon étoile polaire , tu es la première à fixer mon



attention ; tous mes pas sont dirigés  
vers toi ; tu es le centre de toutes mes  
démarches, de toutes mes actions.

Ton éternel ami,

H....





## LETTRE XXX.

*A la même.*

23 juin 1776.

Rien ne peut égaler le contentement que j'éprouve dans ma présente situation, si ce n'est le plaisir de converser avec toi. S'il m'étoit possible, hélas ! de passer l'Hellespont (13) et d'entendre l'harmonie de ta voix, comme je le faisois, l'hiver dernier, à Hinchinbroocke, rien ne manqueroit à ma félicité. Tout bien considéré cependant, j'ai été assez heureux pour trouver beaucoup d'hospitalité : les gens sont naturellement disposés à obliger dans cette contrée, et Dublin est une ville assez



proprement tenue. Mon hôte est d'une humeur enjouée et doué de beaucoup de sensibilité : le récit d'une aventure malheureuse l'affecte étrangement. Hier au soir je lui ai donné à lire le conte du vieux Robin Gray , et quoiqu'il le connût déjà, il ne put s'empêcher de verser des larmes , et il fut même obligé d'en discontinuer la lecture à ces mots : « Ma mère n'eut » plus la force de parler ». Pour l'honneur du côté de l'Océan que tu habites, il est Anglais. Son aimable femme, par la beauté de ses traits et ses aimables qualités, fait de son côté honneur à ce pays. Elle est remarquable par sa douce sensibilité, mais d'une autre manière que son époux. Si vous lui racontez une



histoire touchante; ou si vous lui parlez d'une aventure où quelqu'un a été maltraité, tandis que les yeux de son mari se noyent de larmes et qu'il s'apitoie sur celui qui souffre, les siens étincellent de fureur contre le coupable. Bon Dieu! s'écrie-t-elle, si ce scélérat étoit en mon pouvoir! Et quelquefois on diroit qu'elle va sonner pour demander son chapeau et son mantelet, et sortir dans le dessein de l'aller exterminer. Unis comme ils le sont et comme il est à espérer qu'ils le seront longtemps, ils forment un système complet de tendresse et d'humanité.

J'aurois été très-flatté de me trouver avec toi, lorsque Garrick fit ses adieux



au théâtre (15). Te rappelles-tu l'article de l'Idler (16), qui annonçoit que ce seroit sa dernière représentation. La réflexion que l'on ne verroit plus Garrick sur la scène, laissoit dans l'âme quelque chose de vraiment pénible. Mon aimable Laure, ma chère M....., comment pourrois-je supporter la vie, si j'étois obligé de me séparer de toi et de te voir pour la dernière fois ?

Ne me blâme pas de t'envoyer des sujets à méditer, tandis que je me trouve à une distance aussi éloignée de toi ; c'est une espèce de consolation pour ton H.... de pouvoir distraire sa mélancolie en ne tenant pas trop long-temps ses idées fixées sur un objet ; ce qui ,



au rapport du docteur Mouro, produit la folie. Mon hôte croit que j'ai une grande correspondance ; c'est très-heureux qu'il ne s'imagine pas qu'elle soit d'une nature séditeuse.

Ton fidèle à jamais ;

H...



~~~~~  
LETTRE XXXI.*A M. H....*

Amirauté, 25 juin 1776.

Si tu penses à moi aussi souvent que je m'occupe de mon ami , tu dois goûter bien peu de repos. Ma tendresse est en proie à la jalousie , à des doutes , à des craintes de toute espèce , et mon cœur alarmé semble me présager que tu n'es pas bien portant , ou qu'il t'est arrivé depuis peu quelque chose de désagréable. D'après mes songes , je parierois que tout ne se passe pas comme je le désire. Quoi qu'il en soit , je te félicite d'avoir trouvé des amis aussi obligeans et aussi agréables dans une terre

étrangère. Le compte que tu m'as rendu de ton hôte et de ton hôtesse, principalement de la dernière, m'a causé un véritable plaisir..... Je ne suis pas non plus sans amis; une dame, dont j'ai reçu un accueil particulier, a des attentions infinies pour moi. *Pour l'honneur du côté de l'Océan que tu habites, elle est irlandaise; son aimable mari fait, par la beauté de ses traits et ses estimables qualités, l'éloge de ce pays-ci; il est remarquable encore par sa douce sensibilité.*

Adieu. Ceci t'affectera, j'ose le prédire, de la même manière que j'ai été touché du beau récit que tu m'as fait dans ta lettre du 23.

M. R....


~~~~~  
LETTRE XXXII.*A miss R....*Irlande , 1.<sup>er</sup> mai 1776.

Ton billet du 25 du mois passé étoit un juste reproche fait au contenu de ma dernière. J'ai été fort mal à mon aise , jusqu'à ce que j'eusse pu deviner l'énigme de cette plaisanterie. Si tu ne m'avois pas envoyé une sorte de contre-poison à cette épître , dans la longue et agréable lettre qui l'accompagnoit , mon sort eût été déplorable. J'ai toujours contre mon cœur ton cher portrait. Où places-tu le mien , ma douce amie ? Il ne se passe pas un seul jour sans que je ne couvres de baisers le pré-



sent que tu m'as fait d'une boucle de tes cheveux; j'espère que tu prends soin de ceux que je t'ai donnés : ce seroit d'un bien mauvais augure, si tu les perdois.

Ma chère M...., je souhaite que tu sois heureuse, parfaitement heureuse; mais je ne puis souffrir l'idée de te voir tenir le bonheur d'une autre main que de la mienne. Quand mes affections n'auroient pas été inviolablement fixées comme elles le sont sur toi, la femme de l'homme où je loge, toute aimable qu'elle est, ne parviendrait jamais à les captiver. Je n'ai que deux maîtres sur la terre, l'amour et l'honneur. Si je ne te considérais pas comme ma femme, j'ajouterois que je n'ai qu'une maîtresse.



Un de mes amis va partir pour l'Angleterre. Grands dieux ! si je pouvois avoir le même bonheur ! Il se rendra au café de l'Artillerie, où je te prierai d'envoyer *les Chagrins de Werther* ; ne manque pas de me faire ce plaisir, et ne me parle plus, je te prie, des dangers de pareilles lectures et de leur mélancolique influence.

Nous ne sommes plus au mois de novembre (17), et ce n'est pas ici l'Angleterre ; si tu ne me fais pas parvenir ce livre, je ferai en sorte de me le procurer ; ainsi il faut autant que tu aies le mérite de m'obliger. Mon ami est chargé d'un paquet pour toi, il le laissera dans Derby-Street. Ce paquet



contient des papiers-nouvelles et quelques brochures assez curieuses : le reste ne mérite pas ton attention.

Ton affectionné

H....

~~~~~


LETTRE XXXIII.

A M. H....

Amirauté, 20 août 1776.

Pour l'amour de Dieu, qu'es-tu devenu ? Que t'est-il arrivé ? Serois-tu malade ? Le ciel détourne d'autant plus ce malheur que je ne serois pas avec toi ! S'il t'est survenu quelque accident, pourquoi ne pas me le marquer ? Pourquoi ne pas engager quelqu'un à m'écrire ? Je préférerois mille fois voir tout découvert, à souffrir les maux que j'endure ; il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de tes nouvelles ; un mois m'apportoît ordinairement huit ou dix

de tes lettres. Dans le trouble où je suis, j'ai fait de vains efforts pour retrouver ton ami qui m'a apporté le paquet de ta part. Que sont devenues mes lettres que je t'ai écrites dans le mois dernier?... Pense-tu, je le répète, que je veuille t'envoyer un ouvrage aussi triste que Werther ? c'est le seul livre dont tu devrois détourner la vue. Au nom de l'amour, je te supplie à genoux de ne jamais le lire..... Mais peut-être cela est-il déjà fait ! Cette seule pensée me désespère.

Madame ou Monsieur,

Si vous êtes une femme, je me flatte que vous m'obligerez. Si vous êtes un

homme et que vous ayez jamais aimé, je suis sûre que vous me gratifierez d'un mot de réponse pour m'apprendre ce qu'est devenu M. H...., du régiment.....

Adressez, je vous prie, votre lettre à mistriss D...., Street à Londres.

Toute honnête personne, entre les mains de laquelle cette lettre pourra tomber, aura, je l'espère, la bonté de me donner les renseignemens que je lui demande; et si elle me fait passer des nouvelles satisfaisantes, le ciel est témoin combien une femme qui, s'il est permis de le dire, aime trop sincèrement, lui aura d'obligations.....

Ainsi, il ne me reste que la consolation de t'annoncer dans les papiers-nouvelles comme perdu. Si tu existes encore , à quoi pense-tu donc?

Ton infortunée

M. R....

LETTRE XXXIV

A miss R....

Irlande, 10 septembre 1776.

Si l'égarement de l'esprit est une marque d'amour, je n'en ai pas besoin d'autre pour te convaincre de ma passion; toute ma conduite passée t'en a donné des preuves, quoique d'une manière moins sensible que ne le fait la situation où je suis depuis quelque temps; car j'ai été attaqué d'une fièvre cérébrale, produite, je le crois, par trop de réflexion; mais l'excès d'amour est un plaisir qui n'est connu que des vrais amans. Je me trouverai fort heureux si cette lettre ne t'indique pas la perte de ma

raison, dont cependant j'ai plus besoin que jamais, puisque j'ai à me justifier de la négligence que tu me reproches. Comme les grandes passions se manifestent par le silence, je me bornerai à te confesser la simple vérité, c'est-à-dire que je suis à peine rétabli d'une indisposition sérieuse. Les quatre lettres que je t'ai adressées depuis que j'ai reçu le dernier billet de ta main, dont chaque ligne étoit, passe-moi le mot, une extravagance, ont, je l'espère, tout expliqué et tout concilié.

Comment te remercier assez de la tendre missive que j'ai reçue de toi ce matin ? Tu n'en as pas écrit de

ta vie une plus spirituelle; si je connoissois l'auteur de quelque ouvrage périodique, où cette lettre pût convenablement figurer, je la lui adresserois, dans la persuasion où je suis qu'il se feroit un plaisir de l'y insérer sans changer un seul mot à ton style.

Cette épître me rappelle un trait qui a du rapport à ce que je viens de te marquer. En 1771, un certain James Hirst servoit en qualité de valet de chambre chez l'honorable Edouard sir Wortley; il arriva un jour qu'en remettant à son maître les dépêches du courrier, il lui donna par méprise une lettre qu'il écrivoit à sa maîtresse, et en garda

une de sir Wortley. Hirst qui ne fut pas long - temps sans s'apercevoir de son erreur, retourna à toutes jambes vers son maître ; mais , malheureusement pour le pauvre James, il arriva que cette lettre avoit été la première qui se fût présentée aux regards de sir Édouard, avant le retour de James. Ce lord, cédant à un mouvement de curiosité, s'étoit déterminé à la déca- cheter et à lire la déclaration amou- reuse de son valet de chambre. Ce fut en vain que James le pria de vouloir bien la lui rendre. Non, lui dit ce sei- gneur : James, tu vas être un grand homme ; ta lettre paroîtra demain dans le *Spectateur*.

Sir Vortley communiqua cette lettre à son ami sir Richard Steele; elle fut en conséquence imprimée, et elle forme le n.º 71 du premier volume du Spectateur, qui commence par ces mots : « Ma chère Betzy ».

James triompha des rigueurs dont il se plaignoit dans cette lettre. Mais, hélas ! avant que ses vœux fussent accomplis, la mort prématurée de Betzy vint mettre un terme à une passion que les gens du plus haut parage ne rougiroient pas d'avouer.

Hirst, en considération de l'estime et de l'amour qu'il avoit eus pour Betzy, épousa sa sœur; mais le chagrin l'em-

pêcha de survivre long-temps au premier objet de sa tendresse ; il mourut , il y a quelques années , dans le voisinage de Wortley , près Leeds , comté d'Yorck.

Recevoir ta main est le plus ardent de mes vœux. Mais je ne serois pas aussi prompt à épouser ta sœur , dans le cas où je serois assez malheureux pour te perdre. Grands dieux ! comment puis-je m'arrêter à une pareille idée , même en plaisantant !

Ton fidèle ami ,

H....

LETTRE XXXV.

A la même.

Irlande, 15 septembre 1776.

Les ordres contenus dans ta dernière lettre seront ponctuellement exécutés, par la raison que tu m'en donnes. Mes recherches relativement à ton jeune parent, n'ont abouti à rien qui mérite de t'être rapporté, si ce n'est seulement qu'il paroît être suspect à mon hôte, dont la femme t'a inspiré dernièrement tant de jalousie ; et je pense que ce brave homme n'a pas tout à fait tort dans ses présomptions. Tu me menaces ;

je vais te répondre dans le même style; et si..... Mais ni tes menaces, ni ma réponse ne sont originales ; en lisant, ce matin, l'histoire de ce pays, j'ai trouvé l'anecdote suivante.

En 1487, une guerre furieuse s'alluma à Ulster, entre le chef O'neil et son voisin le partisan Tirconnel ; cette guerre avoit pour cause principale le ton de hauteur avec lequel O'neil demandoit que l'ennemi reconnût son autorité, en payant un tribut. Le style laconique dans lequel la demande fut faite et rejetée, n'eût pas été indigne d'un plus noble conflit. « Envoyez-moi un tribut..... ; sans quoi!..... » fut le message de O'neil ; auquel il fut répondu

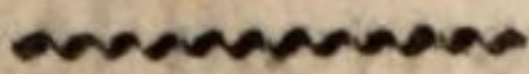
avec la même brièveté héroïque : « Je » ne vous dois rien.....; et si.....! » Mais cependant tout cela ne prouve pas que tes menaces soient empruntées ; car je pense que tu n'avois jamais entendu parler d'O'neil jusqu'à ce jour ; il en résulte seulement que deux personnes peuvent s'exprimer de la même manière.

Si quelqu'un qui aimoit comme moi (je doute qu'il en existe sur la terre) a parlé de son amour dans les termes dont je me sers, s'ensuit-il que j'aie emprunté de lui et son amour, et son langage ? Tu ne le penses pas, j'en suis sûr ; et s'il étoit possible que

(143)

tu le fisses , je ne te le pardonnerois
de ma vie..... Copie-moi, je t'en prie,
la musique dont tu parles dans ta der-
nière.

Ton H....



LETTRE XXXVI.

A la même.

Irlande, 18 septembre 1776.

Une personne de la suite de lord Harcourt se charge de porter cette lettre en Angleterre. Sa seigneurie a été relevée hier de son gouvernement par l'arrivée du nouveau lord Lieutenant. Comme les intérêts de la politique n'ont rien à démêler avec ceux de l'amour, je n'en parlerai que très-peu ; j'espère seulement que nos grands acteurs ne renouvelleront pas la farce de l'Amérique dans ce pays.

Ma gaîté est revenue ; mais tu sais

que mon caractère est un peu singulier ; que je suis ce qu'on appelle un drôle de corps , fort inconstant dans mes désirs et n'étant jamais le même ; quelquefois au-dessus, mais plus souvent au-dessous du juste milieu de la vie. Je sens néanmoins que nous serons heureux ensemble : mon amour et mon enjouement reprendront alors leur cours ordinaire. Pourquoi te plains-tu du style affectueux de mes lettres ? S'il n'y régnoit pas la tendresse qu'elles respirent, que dirois-tu ? Ne faut-il pas que l'amour parle sa langue naturelle ? Ne voyons-nous pas tous les jours que l'amour et la religion se doivent mutuellement des obligations, et qu'elles s'empruntent sans cesse l'une à l'autre

des expressions ? Examine les poèmes les plus solennels de mistriss Rowe, ou les hymnes du docteur Watt, et tu verras qu'il a été dit quelque chose de pareil dans le Nouveau Guide de Bath (18), où il est souvent question de tendresse.

A propos, comme nous en sommes sur ce sujet, il faut que je t'invite à lire un vieux livre entièrement négligé et qui a pour titre : *Notice sur la conduite de la duchesse de Marlborough*, où tu trouveras des lettres d'amour écrites par deux femmes, mistriss Freeman et mistriss Morley, à la sollicitation de la princesse, qui y a mis ces noms supposés, et a fait continuer cette

correspondance après même qu'elle fut la reine Anne. Sois assurée, ma chère M...., que , quoique tout le monde puisse me traiter d'amoureux fou , je n'imiterai jamais son exemple quand il s'agiroit d'une couronne , et que je ne voudrois pas te métamorphoser en un être de raison dont tes perfections m'auroient donné l'idée. Je devrois terminer ici en te donnant toutes sortes de protestations de mon amour, et en te déclarant que , si jamais je cesse de t'aimer, je consens à ce que le ciel punisse mon inconstance, et m'accable de quelque jugement terrible qui me rende aussi misérable que je suis heureux aujourd'hui. Mais comme les grandes passions , je le répète , ne se

manifestent que par le silence, cette réflexion m'ordonne de m'arrêter ici, en t'assurant de toute la vivacité de ma flamme.

Ton H....



LETTRE XXXVII.

A miss M....

9 octobre 1776.

Si l'égarement de l'esprit , comme je l'ai déjà annoncé dans l'une de mes lettres , est une preuve d'amour , je ne puis pas être médiocrement épris ; et si c'est un malheur de t'aimer , personne n'est plus à plaindre que moi. Mais je me complais dans mon infortune et je me glorifie de la cause à laquelle je dois l'attribuer. Oui , ma chère M.... , j'aime ce trouble de l'âme , dont j'ai vu tant d'exemples dans mes lectures. Il est vrai que ta correspondance me rend un

peu la vie supportable , et que l'espérance me fait contempler par anticipation cet heureux jour qui doit nous unir à jamais.

Que penses-tu de moi maintenant ? Je vais au bal , à la comédie , au concert un jour , et j'y retourne le lendemain ; mais , malgré tous ces amusemens , je m'ennuie à la mort ; et le regret de me voir aussi éloigné de ma chère M...., attriste tous les instans de ma vie. Je vais remplir cette feuille de papier d'un sujet de conversation qui occupe maintenant toutes les têtes ; il est d'une nature affligeante , mais parfaitement convenable à la situation de ton âme.

La malheureuse n'avoit pas plus de dix-neuf ans , et vivoit en apparence avec son mari dans une parfaite union. Elle parla plus que de coutume le jour marqué pour cette fatalité , se retira dans sa chambre et prit de l'arsenic , après avoir laissé sur la table un écrit dans lequel elle dépeignoit les funestes circonstances qui la portoient à cet acte de désespoir. Je t'en adresse une copie littéralement fidèle.

« Ceci est pour faire connoître à toute
 » la terre que ma mort prématurée ne
 » doit pas être attribuée à aucun crime ,
 » mais au désespoir d'être jamais heu-
 » reuse dans ce monde , comme j'ai
 » des raisons suffisantes de le penser.

» Je sais que c'est un bien triste re-
 » mède que celui auquel j'ai recours ,
 » et que le bonheur que j'en attends
 » n'est rien moins que certain ; mais
 » j'espère que le ciel aura pitié de moi
 » dans un autre monde. La seule faveur
 » que je sollicite dans celui-ci , est
 » qu'on ne fasse aucun crime de ma
 » mort à mes parens , et que l'on ne
 » soupçonne en rien ma vertu ou mon
 » honneur quand je ne serai plus.

» Que chacun s'empresse de consoler
 » ma pauvre mère , mes sœurs et mes
 » frères , et que les parens se donnent
 » à jamais de garde de forcer l'inclina-
 » tion de leurs enfans , ainsi que l'ont
 » fait les miens : mais je le leur pardonne

» de bon cœur, comme je crois que
» Dieu leur fera grâce, en raison de ce
» qu'ils croyoient me rendre heureuse
» par ce mariage.

» O la funeste journée, que celle où
» je donnai ma main à un homme, tan-
» dis que mon cœur appartenoit à un
» autre ! J'avois cru d'abord que le temps
» et la patience viendroient me rendre
» le repos et la tranquillité dont j'étois
» privée depuis longues années ; mais
» il m'eût fallu, je le vois, attendre une
» éternité.

» Le ciel me préserve des peines de
» l'enfer !..... Que personne surtout
» ne jette le blâme sur Martin Dixon,
» mon époux ; car je n'ai aucune plainte
» à former contre lui.

» Il est parmi mes effets quelques
 » articles auxquels j'attache plus de prix
 » qu'à tout ce que je possède , à raison
 » de celui de qui je les tiens et que je
 » ne nommerai pas. Mon intention est
 » d'en faire don à certaines personnes
 » qui me veulent du bien.

» D'abord, je lègue à Betty Muligan
 » mon ajustement complet, c'est à-dire,
 » ma coiffure, mon mouchoir et mes
 » manchettes à dentelles ; à Polly Bal-
 » four, ma bague en diamans ; à Peggi
 » Delap , un mouchoir brodé neuf,
 » qui n'est pas encore ourlé , et qu'on
 » trouvera dans les tiroirs de ma com-
 » mode. J'espère que les personnes ci-
 » dessus dénommées voudront bien re-

» cevoir pour l'amour de moi ces baga-
» telles, comme un témoignage de l'es-
» time que je leur portois.

» J'invite Jacques Watson , mon
» frère, de se comporter avec beaucoup
» d'égards et de soumission envers mes
» sœurs et ma mère , attendu qu'elles
» n'ont plus que lui pour soutien.

» Je sors de la vie , il est vrai , au
» mépris des ordres de l'Être-Suprême,
» mais sans colère et sans ressentiment
» aucun contre qui que ce soit. Quant
» à l'homme pour lequel je meurs, je
» l'aime plus que jamais, et lui par-
» donne l'amour dont j'ai brûlé pour
» lui. Que le ciel lui accorde plus de
» contentement et de satisfaction qu'il
» n'en a jamais eu. Je le prie de ne pas

» condamner la résolution que je prends
» et de se ressouvenir seulement de
» celle qui fait pour lui le sacrifice de
» sa vie !

» Il n'y a pas long-temps encore que
» des gens mal intentionnés se sont plu
» à répandre des propos tendant à noir-
» cir ma réputation, et à faire croire que
» j'entretenois un commerce criminel
» avec un étranger. Maintenant que je
» n'ai aucun intérêt à déguiser la vérité,
» si jamais j'ai eu des liaisons avec au-
» cun autre homme que mon mari , je
» veux être privée de toutes les béatitu-
» des célestes. Mon cœur cependant
» fait grâce aux gens qui m'ont calom-
» niée. Je meurs remplie d'amour pour

» un seul, d'amitié pour un petit nom-
 » bre, et de bonne volonté pour tous.
 » Puisse le ciel avoir merci de mon
 » âme, et empêcher qu'aucun être sur
 » la terre ne soit maîtrisé par une
 » passion aussi violente que celle qui
 » me tyrannise. Je prie Dieu de bénir
 » tous mes parens et toutes mes con-
 » noissances. Les uns et les autres m'o-
 » bligeront infiniment de consoler ma
 » mère, qui a été assez malheureuse
 » pour avoir une fille comme moi, une
 » fille qui rougit, en signant, de se
 » qualifier de membre de la religion
 » d'Ecosse ».

Jane WATSON, autrement DIXON.

Je m'arrêterai ici ; je ne veux pas

troubler tes réflexions : l'un et l'autre nous avons peut-être déjà trop médité sur cette tragique aventure. Cette fille étoit aussi une Jenny , et elle avoit son Robin Gray.

Adieu. Souviens-toi quelquefois de

H....



LETTRE XXXIII.

A la même.

Irlande, 10 novembre 1776.

Si tu m'écris, cette semaine, du même style que celui que tu as employé dans l'autre, je ne pourrai jamais supporter cet éloignement. Il faut absolument que tu songes à ce que je t'ai proposé le mois dernier.

Ai-je mérité le malheur d'être ainsi séparé de toi, ô M....! Cette chaste résolution, que j'ai si religieusement observée depuis que je t'ai fait des propositions de mariage, ne mérite-t-elle aucun sourire du destin ? Mon mau-

vais génie me tourmentera-t-il toujours?
 Si je n'étois pas déterminé à mériter un
 bonheur qu'il est au-dessus des mortels
 de pouvoir apprécier, je n'aurois pas
 lutté contre ma passion, comme je l'ai
 fait la première fois que nous nous
 sommes vus après ta convalescence.
 Quel combat entre la vertu et l'amour!
 Êtres insensibles, dont la froideur em-
 brasse le culte de la chasteté, n'avez-
 vous aucun éloge à donner à un sacri-
 fice comme le mien ? N'y a-t-il aucune
 moralité à prendre congé de l'idole de
 son âme avec un simple baiser ?.... Que
 ne puis-je en ce moment être gratifié
 d'un seul de tes regards !.... Quant à ta
 disposition d'entrer au théâtre, tu con-
 nois mes objections, sans savoir néan-

moins sur quel motif à présent je les fonde. Ne te chagrine pas de ma détermination à vendre. Que penserois-tu de l'état ecclésiastique ? Tu m'as dit plusieurs fois, si tu te le rappelles, que j'ai trop de religion pour un soldat : voudrois-tu condescendre à être la femme d'un pauvre curé ? Adieu. Je m'expliquerai de nouveau avec toi sur cet objet.

Ton H....




~~~~~  
LETTRE XXXIX.*A la même.*

Je crois maintenant qu'il y a quelque chose de vrai dans les songes. Mais pourquoi ta lettre alarmante n'entre-t-elle pas dans des détails plus étendus sur la nature de tes souffrances ? et pourquoi, ma toute amie, m'as-tu caché si long-temps ta maladie ? Je crains que tu n'aies trop tardé à me révéler ta situation. Dieu te garde de quelque malheur ! Je vais demander à mon colonel une permission de m'absenter ; et si le lord S. l'a invité, comme j'ai tout lieu de le craindre, à me refuser un congé, je profiterai de la première



occasion qui se présentera pour voler aussitôt vers toi. Ainsi ne sois pas en colère, si tu me revois sans commission; te trouver malade et mécontente seroit pour moi trop souffrir à la fois. Décidément, si je me rends à Londres, il faudra que tu imagines quelque moyen qui me donne la facilité de te voir. Comment un amour tel que le mien supporterait-il l'existence, si tu étois indisposée et que je n'eusse pas la liberté de te voir? Je ne puis écrire ni penser davantage sur ce sujet sans frissonner.

Ton H....



~~~~~  
LETTRE XL.*A miss R....*

Café de l'Artillerie, 9 décembre 1776.

Trop inquiet pour goûter du repos ,
trop effrayé des moindres délais , je
suis accouru ici où je suis arrivé avant-
hier ; et tout ce que j'ai pu parvenir à
savoir , c'est qu'il m'est impossible de
me trouver avec toi. Sans ton billet
d'hier soir , rien n'eût pu m'empêcher
de me faire un passage vers ta chambre
à coucher. C'est en vain que j'ai épié
la marche des domestiques et la clarté
de tes fenêtres , pour découvrir , par les
allées et venues des lumières , si tu étois
mieux ou pire. Pour l'amour de Dieu,
de toi et de moi , fais un mot de réponse
à ton ami

H....

LETTRE XLI.

A M. H....

De l'amirauté, 19^e décembre 1776.

Ma chère maîtresse me charge de
vous écrire ces mots, sous sa dictée :

« Voici les dernières paroles que je pro-

» férerai jamais. Mes dernières pensées

» se tourneront vers toi, mon cher H....

» Nous nous reverrons dans un autre

» monde ; soigne ta santé et chéris ma

» mémoire. Accepte cette petite boîte

» et ce qu'elle contient. Sois l'ami de

» mes enfans, de ma fille et de tous....»

M. R....

LETTRE XLII.

Au même.

21 décembre 1776.

Mon cher ami,

Je t'écris au péril de ma vie , pour t'annoncer que le ciel me conserve le jour. Oblige-moi de brûler la lettre que ma femme-de-chambre t'a écrite avec précipitation..... Je n'ai pas la force de continuer.....

« Monsieur, ma maîtresse m'ordonne de vous dire que, depuis une heure, sa maladie a pris une tournure favorable ; le médecin, qui sort dans le moment , assure qu'elle est hors de dan-

ger. Mon honorable Monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir envoyé, comme je l'ai fait, un mot d'écrit fait pour vous inspirer les plus vives inquiétudes ; mais , Monsieur , je croyois que c'étoit fini de ma pauvre et bonne maîtresse : jamais domestique, en effet , n'en a eu une meilleure. Mon bon Monsieur , je me flatte d'avoir l'honneur de vous voir demain à onze heures du matin. Ma pauvre maîtresse est si foible , qu'elle ne peut pas se lever une minute ; elle s'est évanouie en commençant ce billet : mais maintenant elle va mieux et elle est assoupie.

De l'Amirauté, 10 heures du matin.

LETTRE XLIII.

A miss R....

Café de l'Artillerie , 23 décembre 1776.

J'ai été assez heureux hier pour avoir un quart d'heure d'entretien avec le docteur R... , ton médecin , qui m'a donné la certitude de ta guérison , et a versé , par cette déclaration , un baume salutaire sur mon cœur. Je ne sais s'il a découvert à mon agitation quelque intérêt particulier de ma part à ton sort ; mais mon émotion , je le crains , étoit trop visible pour échapper à un aussi habile physionomiste. Eh bien ! s'il va faire quelques récits perfides au lord S... , il faudra rompre aussitôt avec

ce seigneur... Quelle crainte avons-nous à avoir maintenant, comme s'écrie Recksey, dans la Veuve Irlandaise (18 *bis*)? Tu te portes mieux et moi aussi. Ma chère M...., brûle tous les billets que tu as reçus de moi depuis quelque temps, de peur qu'ils ne viennent à tomber entre les mains des domestiques, qui pourroient se faire un mérite de les porter au vieux Robin Gray, et nous exposer ainsi à des reproches que nous n'aurions pas mérités.

Ton H....

~~~~~



---

LETTRE XLIV.

*A miss R.....*

Café de l'Artillerie, 1.<sup>er</sup> janvier 1777.

Que j'ai été heureux d'apprendre que tu étois sortie pour prendre l'air dans Hide-Park (18<sup>ter</sup>). J'y ai volé sur-le-champ; mais rien n'a égalé mon désespoir, lorsque l'ayant parcouru en tous sens, j'ai eu le malheur de ne t'y pas rencontrer. Après avoir attendu sur le pont un temps considérable, je m'en retournai chez moi, où, faute d'avoir rien de mieux à faire, je me suis mis à lire les voyages de Barnaby dans l'Amérique septentrionale. La manière de



faire l'amour dans la province de la baye de Massachuset est si singulière, que je veux t'en faire part. Le compte que je vais t'en rendre servira à te donner une idée de la simplicité des mœurs qui règnent dans ce pays.

Lorsqu'un homme s'est déterminé à faire la cour d'une manière honnête à une femme, il fait des propositions de mariage à ses père et mère ou à ses proches, sans le consentement desquels aucun lien matrimonial ne peut avoir lieu. S'ils y consentent, le jeune homme a la permission de passer la soirée avec elle pour préparer les articles du contrat. A l'heure de se coucher, les parens laissent les futurs conjoints s'ar-



ranger comme ils le désirent. Ceux-ci, s'ils le jugent à propos, couchent ensemble, mais sans se déshabiller entièrement, pour éviter le scandale. Si les parties sont d'accord, le mariage est célébré le lendemain; mais si, la dame ne convenant pas au monsieur, ce qui est très-rare, cette belle délaissée devient enceinte, alors le jeune homme est obligé de l'épouser, sous peine d'excommunication.

Ton H....





LETTRE XLV.

*A M. H....*

Amirauté, 3 janvier 1777.

Je ne m'attendois pas à trouver, dans ta lettre d'hier, un tableau à peu près fidèle de nos mœurs; mais les habitans de Massachuset l'emportent sur ceux de la principauté de Galles. Pour en revenir à la détermination dont tu me parles dans l'une de tes dernières épîtres, j'ai autant d'objections à te faire sur l'envie que tu témoignes d'embrasser l'état ecclésiastique, que tu en vois sur le dessein que j'ai d'entrer au théâtre. Si tu prends les ordres, que



peux-tu espérer ? si ce n'est , comme  
dit le poëte ,

« De prêcher, enseigner, mourir de  
» faim avec vingt livres sterling par  
» an ».

Considère, mon ami, les humiliations et les indignités qu'un pauvre curé de campagne endure à tous momens. S'il se propose comme précepteur, à quels affronts ne doit-il pas se résoudre ? Il faut qu'il aille de porte en porte offrir ses services. Je ne vois rien dans la nature de plus ridicule, à mon gré, qu'un ecclésiastique en soutane, relevant sous son bras un pan de sa robe éclaboussée, et courant à pied dans les rues pour aller chercher de



l'emploi. Quand encore il est parvenu à en obtenir, qu'est-ce que cela en comparaison des bénéfices des autres états ? Tu connois trop le monde pour t'attendre à être payé comme un comédien ou un chanteur du premier ordre. Quoique je sois parfaitement d'avis que l'ouvrier de la vigne du Seigneur mérite un salaire plus considérable que celui de l'artisan ordinaire, il n'est cependant pas un ministre du saint évangile qui, sans protecteurs, atteigne la moitié de ce prix : il semble qu'on le regarde comme vivant de charités. La bourse du prédicateur court la ville avec la bourse du mendiant quelques jours après Noël, et chacun y verse son tribut aussi mo-



dique qu'il le juge à propos. Combien de misérables excuses, pour se dispenser de cette libéralité, sont mises en avant par les gens d'un caractère bas et sordide ! Que ces présens sont modiques, même de la main des êtres les plus généreux ! et que le montant en est foible ! En général, le tronc d'un garçon limonadier est infiniment mieux fourni ; on y voit souvent jeter de l'or en compensation de l'agrément de se voir servir une tasse de calé ou présenter un journal ; tandis que l'ambassadeur de Dieu doit se contenter de l'humiliant cadeau d'un petit écu. Tout bien considéré, ne t'attends pas, je te le répète, à ce que les honoraires d'un prédicateur de ville équivalent aux gages



( 177 )

hebdomadaires d'un artisan, ni à beaucoup près aux profits de la livrée d'un grand seigneur.

Je quitte la plume ici, parce que je suis trop fatiguée pour t'en écrire davantage et qu'on m'attend dans une autre partie de la maison.

Ton affectionnée

M. R....

~~~~~

Bayerische
Staatsbibliothek
München

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 27, ligne 7, nous a fait, *lisez* nous a faits,

Pag. 33, lig. 13, initiées, *lisez* non initiées.

Pag. 38, lig. 10, qui la, *lisez* qui le.

Pag. 41, lig. 11, résolue, *lisez* résolu.

Pag. 58, lig. 7, le comédien est un acteur à
mon sens, *lisez* est à mon sens un acteur.

Pag. 72, lig. 11, avec toi, *lisez* auprès de toi,

Pag. 78, lig. 10, ôtez à ton égard.

ERRATA

Page 1. Line 1. "and" should be "of".
Page 2. Line 3. "the" should be "a".
Page 3. Line 5. "in" should be "on".
Page 4. Line 7. "at" should be "to".
Page 5. Line 9. "by" should be "with".
Page 6. Line 11. "for" should be "of".
Page 7. Line 13. "the" should be "a".
Page 8. Line 15. "in" should be "on".
Page 9. Line 17. "at" should be "to".
Page 10. Line 19. "by" should be "with".



Bibl. erot.
Fr. Krenner

2716

17.31 16

stätte

burg

Hackman, James, / Ray, Martha, / Bertin, Théodore Pierre,

Les Fureurs de l'amour ou histoire et correspondance authentiques de James
Hackman et de miss Martha Ray, assassinee d'un coup de pistolet par son
amant a la sortie du theatre de Covent-Garden
Bd.: 1

Paris (1809)

P.o.angl. 129 d-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10746536-6